

1^{re} Année - N° 6

NOVEMBRE 1947

Manche

Jeune fille de
Guéméné s/Scorff
— Morbihan —



océan

X de L'ANGLAIS

PRIX : 40 Frs

AMORY

SOMMAIRE

| | Pages |
|--|-------|
| Le Tourisme, richesse nationale, par Raymond MARCELLIN, député du Morbihan | 3 |
| Ce qu'il faut savoir de la Bretagne, par Léon DIESNIS | 5 |
| Sonnez, binious ! par Yann SIKARD AR GOUEZ | 7 |
| Le mystère des mégalithes, par E. COARER-KALONDAN | 8 |
| Le pardon de Saint-Cornély, par J.-M. SIMON | 10 |
| Le Pays de Kaër, par BRITANNICUS | 11 |
| La Légende de Ronan, par Charles DANIELOU, ancien ministre | 13 |
| De Portsall à l'Aber-Ildut, par Georges-Michel THOMAS | 15 |
| L'Arsenal de Brest, par Paul COAT | 17 |
| L'Ankou de Bréhat, par H.-G. MAISONNEUVE | 19 |
| Ici, Vendée, par Joseph ROUILLE, secrétaire général des « Amis de la Vendée » | 21 |
| L'effort de reconstruction de la S.N.C.F. : le viaduc de Maintenon, par Léon DIESNIS | 22 |
| Chronique littéraire, Marc Elder, par Michel DE MAULÉ | 24 |

La couverture a été dessinée par Xavier DE LANGLAIS.
Les dessins à la plume sont de Marcel METTENHOVEN.
Les clichés ont été exécutés par MM. BOITE et HERVE,
photograpeurs à Nantes.

Etablissements MARCESCHE & C^{ie}

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 24.000.000 DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 1, rue de la Cale Ory
LORIENT

INDUSTRIELS - ARMATEURS
IMPORTATEURS - EXPORTATEURS

TÉLÉPHONE N° 38
LORIENT

POUR ACTIVITÉS DES AGENCES VOIR RUBRIQUES DÉPARTEMENTALES

Manche Océan

HISTOIRE - ÉCONOMIE - TOURISME

ABONNEMENTS. - Un an : 400 frs

C.C.P. RENNES 991-70 Six mois : 225 »

Léon DIESNIS

Directeur-Propriétaire

SAINT-GOUSTAN-AURAY - (Morbihan) Tél. 1-34 et 1-89

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La Direction laisse aux Collaborateurs de la Revue l'entière responsabilité de leurs articles



(Photo Gilles BOINET)

UNE PROCESSION DANS LE FINISTÈRE



Hôtel de l'Océan



face à la mer



près l'embarcadère
pour

BELLE-ISLE



HOTEL DE L'OCEAN

Garage à la disposition des
Touristes, pendant leur
séjour à BELLE ISLE.

QUIBERON

LA DIFFUSION DE

“ MANCHE - Océan ”

Notre Revue est mise en vente :

- dans les principales villes de France, chez les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques ;
- dans les bibliothèques des gares de la S.N.C.F. et du Métro ;
- en Algérie, Tunisie, Maroc ;
- au Sénégal (Dakar) ;
- au Moyen-Congo (Brazzaville) ;
- à Madagascar (Tananarive et Tamatave) ;
- en Indochine (Saïgon et Hanoï) ;
- en Belgique, au Luxembourg ;
- en Suisse (Genève) ;
- en Grande-Bretagne ;
- au Canada ;
- aux Etats-Unis ;
- ainsi qu'en Allemagne et en Autriche, auprès des troupes d'occupation.

AGENCE RÉGIONALE

IMMEUBLES - VILLAS - TERRAINS
FONDS DE COMMERCE - VENTE - LOCATION

J. VAUGARNY

et

M. LE GALL

VANNES - 9, place de la République - Tél. 6-58
CARNAC-PLAGE - avenue Miln - Tél. 34 - Port-Navalo
TRINITÉ-SUR-MER - Hôtel de Bretagne - Tél. 7 - Damgan

A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que, par suite d'un accord intervenu entre M. Alain LE DIUZET, président du Centre d'Études Littéraires, Touristiques et Artistiques de Bretagne, directeur de la revue « Celta » à Saint-Brieuc, et M. Léon DIESNIS, directeur de la revue « Manche-Océan » à Saint-Goustan-Auray, les deux revues précitées ne formeront plus désormais qu'une seule et même publication ayant pour titre « Manche-Océan » et pour sous-titre « Celta ». Les abonnés de « Celta » recevront le présent numéro ainsi que celui de novembre dans lequel ils retrouveront la signature d'Alain LE DIUZET.

Nous osons espérer que cette nouvelle formule donnera pleine et entière satisfaction à tous nos lecteurs.

Alain LE DIUZET,
Léon DIESNIS.

RAPIDE ALIMENTATION FRUITIÈRE

VANNES

CARNAC

QUIBERON

Toute l'Alimentation

FRUITS ET PRIMEURS EN GROS

MAISON YVES HAROCHE

25, rue Albert 1^{er}

VANNES

TELEPHONE : { Jour : 8-72
Nuit : 7-74

Richesse Nationale



Raymond MARCELLIN
Député du Morbihan

La France possède des ressources touristiques exceptionnelles provenant de ses richesses naturelles, de son capital artistique, de ses monuments historiques et du rayonnement de sa culture dans le monde. Ces biens incomparables méritent une politique intelligente de gestion et de mise en valeur pour le plus grand profit de tous les Français. Cette politique est assumée par le *Commissariat Général au Tourisme* dont nous noterons brièvement l'activité après avoir examiné, en nous référant à 1938, année de base, l'importance du Tourisme dans notre économie.

Avant-guerre, le tourisme prenait la deuxième place dans notre industrie nationale et employait environ 1.200.000 personnes. Il est difficile de chiffrer exactement, dans toute son ampleur, le service qu'il rendait à la communauté, parce qu'il donnait lieu, indirectement, à la naissance et à la conclusion d'échanges commerciaux, dont le volume ne saurait être évalué avec précision. En ne tenant pas compte de cette partie du problème, pourtant primordiale, les spécialistes fixaient à 40 milliards le volume monétaire des affaires touristiques proprement dites.

Pour bien saisir l'ordre de grandeur de l'apport du tourisme à notre économie générale, sachez que, pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres, les sommes dépensées par les voyageurs étrangers ont été sensiblement équivalentes au déficit de la balance commerciale pendant cette même période. Il s'ensuit qu'en doublant les résultats de l'activité touristique avec l'étranger, par des efforts soutenus de propagande et d'équipement, coordonnés par l'Etat, il eût été permis de combler ce déficit. Des esprits timorés crieront peut-être à l'exagération. Je leur répondrai en leur citant l'exemple du Canada qui a obtenu, au cours de l'année 1946, plus de recettes du tourisme que de ses exportations traditionnelles. Ce pays, dont un des charmes réside dans son attachement et sa fidélité à la culture française, a reçu, pendant cette même année, un nombre d'étrangers deux fois égal à celui de sa population.

Il reste donc beaucoup à faire pour donner à notre industrie touristique une capacité d'accueil égale à celle des pays étrangers les mieux organisés. C'est la haute mission qu'a entreprise le Commissariat Général au Tourisme créé en 1946.

Des premiers résultats ont été obtenus par *M. le Commissaire Général Henry Ingrand* grâce à la mise en œuvre de *méthodes réalistes*.

En dehors d'une adaptation du régime du ravitaillement et de la législation douanière aux nécessités touristiques, qu'il me soit permis de souligner le grand intérêt présenté par la suppression des visas avec la Grande-Bretagne, la Belgique, le Danemark, le Luxembourg, la Suède, l'Irlande et l'Islande. Les négociations sont poursuivies d'une façon permanente, pour que les pays étrangers accordent des facilités de transfert de devises à leurs ressortissants désireux de voyager en France.

Le Commissariat Général paraît avoir parfaitement compris que le tourisme est, dans une grande mesure, une affaire de propagande.

Il s'est attaché à répandre dans le monde entier la publicité de la France, de ses paysages, de ses merveilles artistiques, de ses stations, de ses hôtels... Il sait que pour être efficace, cette publicité doit avant tout être honnête.

La plus sûre garantie de cette honnêteté repose dans la coopération et le contrôle de tous les intéressés réunis, à l'échelon régional, dans les Comités régionaux du tourisme, les Associations du Tourisme, les Syndicats d'initiative, les organisations hôtelières et les Compagnies de transporteurs.

De toute évidence, les revues régionales du tourisme jouent un rôle de premier plan. En effet, les voyages se décident le plus souvent sur une lecture, la vue d'une belle photographie ou le rappel des souvenirs historiques d'une contrée — nul ne conteste les résultats de la propagande sous tous ses aspects. Par exemple, on estime aujourd'hui que les Etats-Unis ont reclassé la France du 4^e au 2^e rang des pays que les Américains souhaitent visiter.

Enregistrons ces succès, mais ne perdons pas de vue que la propagande n'est pas une panacée universelle. Provoquer les étrangers à venir chez nous est légitime; encore faut-il les bien accueillir. *L'hôtellerie est l'industrie de base du tourisme*. Sans hôtels confortables et sans cuisine française, dont on sait qu'elle est la première du monde, combien de touristes verrions-nous chaque année? Aussi l'hôtellerie devrait-elle bénéficier

de toute la sollicitude des pouvoirs publics, non seulement pour les devises qu'elle procure à l'Etat, mais aussi parce qu'elle fait vivre plus de 450.000 personnes. D'autant plus que la guerre et ses dévastations lui ont été très préjudiciables. A la Libération, on comptait 165.000 chambres détruites ou endommagées. Il en résulte que les deux mots d'ordre des hôteliers sont : *reconstruire et se rééquiper*. Ils se réaliseront, si d'abord la protection du capital hôtelier existant est assurée, si ensuite l'Etat *simplifie et allège le régime fiscal*, si enfin les prix anormalement bas sont révisés graduellement. Il est également du plus haut intérêt d'accélérer les mises en application des programmes de crédit et d'enseignements hôteliers. Cette politique de longue haleine portera ses fruits grâce au dévouement, à la persévérance et à l'incessant labeur des organisations professionnelles.

Il est donc permis d'espérer que le tourisme se développera d'une façon continue par la faveur de la *propagande, du Commissariat Général, des Syndicats d'initiatives* et de l'*Hôtellerie française*.

Le rayonnement de la France dans le monde en sera accru et son équilibre économique et financier y trouvera un bénéfice appréciable.

Je formule ce souhait : « *Que tous les Français s'emploient spontanément et par pure sympathie à faire de nos visiteurs étrangers des amis de la France!* »

Raymond MARCELLIN
Député du Morbihan.

(1) Nos colonnes sont à la disposition de tous les parlementaires de Bretagne désireux de traiter un sujet se rapportant à l'histoire, l'économie, au tourisme de notre province.

Etablissements MARCESCHE & C^{ie}

Agence de La TRINITÉ-sur-MER

Cours des Quais

Tél 20



Tous charbons - Bois

Fuel-Oil

Gaz Butane « NAPHTAGAZ »

HOTEL D'ANGLETERRE 19, rue Maréchal-Joffre
SON RESTAURANT (près de la Poste)
Confort ■ Garage **RENNES**

HOTEL REGINA Tél. : 119-47
3, Rue Rameau
TOUT CONFORT **NANTES**

ELECTRICITE AUTOMOBILE Tél 13
Magnéto
Dynamos
Accus
F. JOUBIN
8, rue des Rouairies, DINAN

HOTEL
DE LA
POSTE
M. JUINIER
■
QUIBERON
(MORBIHAN)

QUIBERON 910
■
Tél. 53
■
Confort
Moderne
à
l'entrée
de la
Plage
■
910 **QUIBERON**

FRUITS ET PRIMEURS EN GROS MÊMES MAISONS,
IMPORTATION ■ **EXPÉDITION** 50, rue St-Guillaume
Etablissements FLORIT 8, rue du Chapitre
MAGASINS DE GROS,
Place de la Poste
Adresse Télégraphique
FLORIT-SAINT-BRIEUC
Téléph. 3-43 & 4-91
Siège Social : 7, rue St-Guillaume, SAINT-BRIEUC
C.C.P. 24.881 Rennes



BOTTES CAOUTCHOUC

Chez BOULBAIN

Bottier

ST-BRIEUC (Côtes-du-Nord)

RESTAURANT
HOTEL - BAR DU **VAL JOLI**

G FROYARD, Propriétaire ■ **RENNES**
33, r Vasselot et 31 r. P. L. Courrier ■ Téléphone : 47-82

Ce qu'il faut savoir de la Bretagne...

La saison touristique terminée, le moment semble venu de faire connaître la Bretagne depuis ses origines jusqu'à nos jours. Ceci fait partie de notre programme. Nous procéderons en deux temps : tout d'abord une vue d'ensemble, ensuite une étude aussi complète que possible dans le cadre de chaque département. Nous décrirons ensemble les ressources et les richesses de cette belle province française qui a reçu, au cours du dernier été, des centaines de milliers de visiteurs. *Si l'on veut beaucoup aimer, il faut d'abord bien connaître.* Et pour bien connaître, il faut savoir apprendre et retenir.

**

On a trop souvent tendance à identifier la Bretagne avec le Massif Armoricaïn, ce qui est une erreur puisque le Massif Armoricaïn englobe, en plus de la province, une partie de la Basse-Normandie (la presqu'île du Cotentin) ainsi que la Vendée. La Bretagne n'est donc que la partie la plus occidentale de ce Massif.

Si l'on consulte une carte géologique de la France, on s'aperçoit que deux grandes bandes parallèles, allant d'est en ouest, constituées par des roches cristallines, longent le littoral armoricaïn. A l'origine des temps, une troisième descendait du Cap de la Hague — on la retrouve à Jersey et Guernesey — se dirigeant vers Ouessant. Elle est aujourd'hui en majeure partie immergée. A cette époque, la Cornouaille anglaise n'était séparée de la nôtre que par un filet d'eau : la Seine. Vraisemblablement, ces trois chaînes, dont le parallélisme n'est que relatif, se rejoignaient en plein cœur de l'Atlantique. Aujourd'hui arasées par une lente érosion, parce que les plus anciennes, elles sont constituées par des granit, porphyre, gneiss, schistes et grès. On peut dire que *la Bretagne est avant tout le pays du granit, et ce*

granit servira à la construction des églises, des calvaires, des maisons et même à encaisser les routes.

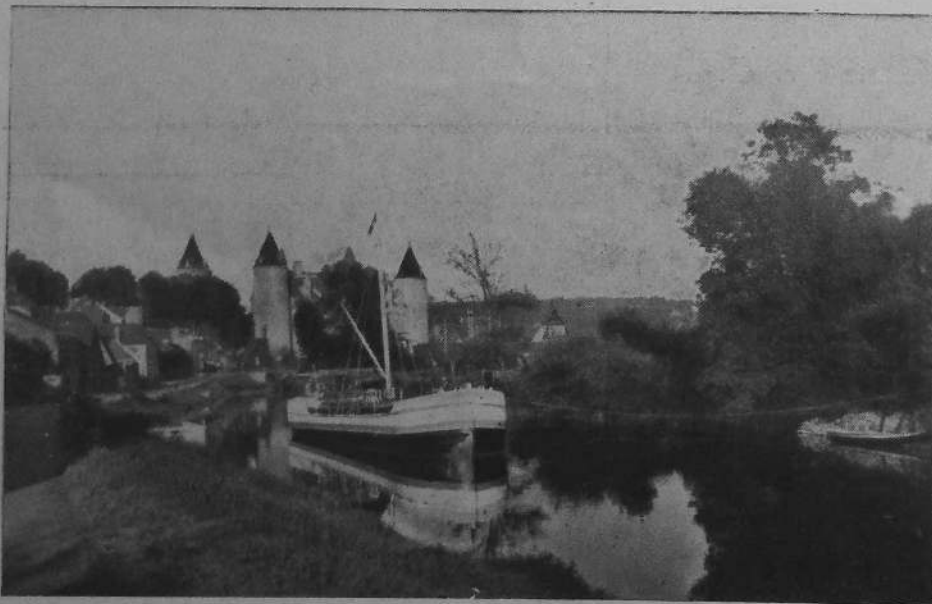
Le Massif Armoricaïn a donc tendance à se niveler — actuellement pénéplaine — pour devenir dans quelques milliers d'années une immense plaine. Au phénomène de l'érosion, il faut ajouter l'action de la mer qui ronge, grignote la côte nord et qui, par contre, a tendance de plus en plus à s'éloigner de la Côte Atlantique en créant des dépôts de sable, d'alluvions, coquillages, etc., rapidement recouverts par une végétation luxuriante. Par un lent et puissant mouvement de bascule, la côte sud semble s'élever au-dessus des flots, tandis que la côte nord s'enfonce peu à peu. L'ancienne île de Quiberon est aujourd'hui soudée au continent. A Carnac, le Grand-Hôtel, construit en 1903, en bordure de mer, est aujourd'hui à trente mètres des flots.

**

On rencontre les plus hauts sommets dans le Finistère : Montagne d'Arrée, 391 mètres d'altitude, et Montagne Noire, 330 mètres. Les landes du Méné, situées entre Saint-Brieuc et Loudéac, dans les Côtes-du-Nord, atteignent une altitude de 340 mètres. Dans le Morbihan, les landes de Lanvaux plafonnent seulement à 150 mètres.

La presqu'île armoricaïne, longue d'environ 200 km., est déchiquetée par la mer, ce qui lui donne au moins 750 km. de côtes, estuaires, plages et grèves, sans parler de la corbeille d'îles qui semble l'escorter. Parmi les plus importantes, il faut citer : Belle-Isle, la bien-nommée, Groix, Ouessant, Bréhat, etc.

Les rivières bretonnes sont fort nombreuses, mais peu étendues. La Vilaine, qui passe à Rennes et se jette dans l'Océan au sortir de Redon, est la plus longue : 225 km.



A JOSSELIN (Morbihan)

sur le canal
de Nantes à Brest.

Éditions "LA CIGOGNE" Nantes

Elle se déroule lentement et majestueusement, comme un serpent repu, dans un décor souvent pittoresque. La Rance, qui passe à Dinan et se jette dans la Manche entre Dinard et Saint-Malo, n'est longue que de 110 km. Le Blavet, qui passe à Hennebont, parcourt 150 km. avant de se jeter dans la rade de Lorient.

L'Aulne, qui arrose Châteaulin, est particulièrement sinueuse sur les 140 km. de son parcours. Les trois plus importantes de ces rivières sont l'Aulne, le Blavet et la Vilaine, car reliées entre elles par un canal, les transports par eau peuvent être effectués depuis Brest jusqu'à Nantes en passant par Châteaulin, Pontivy et Redon.

Bien entendu, dans l'hydrographie de la Bretagne, il ne s'agit pas d'oublier le profond et large estuaire de la Loire qui, depuis Saint-Nazaire, conduit à Nantes et à Ancenis; il a fait la fortune de nos deux grands ports océaniques.

**

Le pays breton commence dans la baie du Mont-Saint-Michel où se jette le Petit Couesnon, qui, « dans sa folie, a dit le poète, a mis le Mont en Normandie », pour se terminer en-dessous de la Loire. La mer remonte profondément fleuve et rivières et baigne ainsi de nombreux ports éloignés du rivage, tels que Nantes, Redon, Quimper, etc. L'amplitude des marées y est très forte, de 5 mètres à Saint-Nazaire elle dépasse 11 mètres à Saint-Malo. Et dans la Baie du Mont-Saint-Michel, la mer monte à une très forte vitesse : celle, assure-t-on, d'un cheval au galop.

Le climat armoricain est doux, mais humide, et les vents oscillent généralement entre le nord-ouest et le sud-ouest. La montagne d'Arrée reçoit en moyenne 1.200 millimètres d'eau par an, tandis que la Montagne Noire n'en reçoit que la moitié. La température ne subit pas de grosses variations, surtout sur la côte méridionale où les minima d'été sont souvent égaux aux maxima d'hiver. La neige et les gelées sont rares; par contre, les brumes sont fréquentes.

Le long des côtes, la végétation rappelle celle de la Côte d'Azur. En pleine terre : géraniums, yuccas, palmiers, mimosas, figuiers, chênes-verts ressemblant aux oliviers, etc. La vigne est cultivée non seulement sur les rives de la Loire où elle donne le « muscadet », mais elle remonte encore jusqu'en Morbihan, dans la presqu'île de Rhuys. Parmi les résineux, pins et sapins sont les maîtres de la situation, donnant au panorama un aspect du pays basque. Dans les landes, le spectacle est souvent grandiose et féérique. L'or des genêts et ajoncs se mêle étroitement à l'améthyste des bruyères, le tout parsemé de bouquets de pins parfois décharnés par les tempêtes qui sont fréquentes.

A l'intérieur des terres, les forêts de Rennes, Paimpont, Lanouée sont les vestiges de l'immortelle Brocéliande. Ici comme ailleurs, le chêne est roi, serré de

près par le hêtre. Le premier servira à la construction des célèbres meubles bretons; le second, plus modeste, malgré ses fières sculptures, ornera les pieds des femmes et des hommes. Marronniers et châtaigniers poussent à ravir, ainsi que tilleuls et pommiers. L'hiver, dans les chaumières, à la veillée, « on mangera des châtaignes en buvant du cidre doux », comme l'affirme une chanson en vogue.

(A suivre.)

Léon DIENIS

Les Anciens Etablissements J. PETIT

18 rue Le Pontois VANNES - Tél 16 et 1-69
QUINCAILLERIE GENERALE, se rappellent à votre bon souvenir

HENRIO & C^{IE}

Constructions Navales
Chalutiers en bois
Réparations
Transformations

CHANTIERS DE LOCMALO

Tél. 27 PORT-LOUIS Tél. 27
MORBIHAN

POUR :

- un mariage
- un agrandissement photographique
- un portrait d'art

Tél 2-27

adressez-vous aux

STUDIOS R. DECKER

18 rue du Méné VANNES

Etablissements MARCESCHE & C^{ie}

Agence de LORIENT : Boulevard Maréchal Joffre — Tél : 64 à Lorient

USINE D'AGGLOMÉRATION A KERGROISE

Charbons — Boulets « ARVOR » 3 traits — Briquettes « ARVOR »
Fuel-Oil

Gaz Butane " NAPHTAGAZ "

Manutentions Charbons et Pondéreux

SONNEZ...

BINIOUS !

Le folklore breton est un peu comme ce phénix de la mythologie qui, chaque année, mourait, puis renaissait de ses cendres. Les vieilles danses populaires bretonnes s'étaient à peu près perdues. Mais avant leur disparition, des folkloristes passionnés ont pu les étudier avec soin et, groupant autour d'eux de petits groupes de jeunes gens et jeunes filles, les faire revivre, les remettre en honneur. Il en a été de même pour le biniou, comme il en sera de même, soyons-en assurés, pour le costume et la langue. Le biniou est un très vieil instrument. Les Grecs et les Romains le connaissaient. C'est la « tibia utricularis » à laquelle Suétone fait allusion. Au Moyen-Age et sous l'Ancien Régime, c'était la « musette », et les bergers du XVIII^e siècle sont toujours représentés avec cet instrument champêtre. Il y a seulement une centaine d'années, on trouvait encore, dans bien des campagnes françaises des « cornemuses » qui ont complètement disparu devant l'accordéon (invention bretonne, paraît-il, l'accordéon !). Aujourd'hui, les régiments qui sont peut-être les plus admirés dans le monde entier sont les régiments écossais qui défilent toujours au son du « pibroch » ou « bag-pipe ». Le biniou est donc un membre d'une famille très nombreuse.

Tous ces divers instruments se différencient par des détails dans la forme et dans la sonorité, mais le principe reste le même. Une outre de peau que l'on gonfle d'air permet de jouer pendant très longtemps sans s'interrompre. Il n'y a pas besoin en effet de s'arrêter pour reprendre son souffle : d'une pression de l'avant-bras, on expulse l'air de la poche et la mélodie continue, alors que les poumons du « sonneur » se reposent. Un autre avantage de ces instruments, c'est qu'ils font automatiquement leur propre accompagnement, grâce à un ou plusieurs « bourdons » à son fixe. Il faut en effet distinguer quatre parties dans un biniou : tout d'abord la « sutell », embouchure dans laquelle souffle le sonneur ; ensuite la poche en peau appelée « sach » enduite intérieurement de mélasse ; puis le « levriad » qui n'est rien d'autre qu'un hautbois percé de sept trous sur lesquels s'exercent les doigts habiles du sonneur ; enfin le « bourdon » qui donne une note « pédale » à l'unisson ou à l'octave.

Les vieux sonneurs de biniou sont devenus bien rares. Il en est à Saint-Yvi, en Cornouaille, dont les deux blouses bleues de paysans sont de toutes les fêtes ; il en est dans le Nord du pays Vannetais, qui arborent l'élégant costume de « moutons blancs », il en est dans le Léon qui promènent leurs austères habits noirs à travers tout le pays. Ne les a-t-on pas entendus sonner sans relâche à la Foire de Nantes ? Ce sont là des « ancêtres » dont le règne s'achève. Mais ils sont relevés par toute une génération de jeunes sonneurs qui ne sont plus seulement des paysans, mais aussi des étudiants, des ouvriers, des fonctionnaires. Il sont aujourd'hui légion. Lorsqu'ils se rassemblent pour mettre en commun leurs efforts, leur expérience, c'est par centaines qu'ils se comptent.

Ce véritable renouveau folklorique, on le doit à l'action dynamique de sociétés telle que : B.A.S. (Bodadeg Ar Sonerion), K.A.V. (Kenvreuzier Ar Viniouerien), Nevezadur, les Cercles Celtiques etc. Maintenant, le biniou breton part à la conquête du monde comme l'a fait le pibroch écossais. Les scouts bretons en sonnent dans leurs camps et au Jamboree. Le 71^e bataillon d'infanterie, à Dinan, possède sa clique de biniou et bombardes.



A ce propos, on ne peut parler du biniou sans dire un mot de la bombarde. La tonalité du biniou est si aiguë, surtout lorsqu'il s'agit du vieux biniou ancestral, qu'il a fallu lui adjoindre un autre instrument plus grave. Ainsi est née la « bombarde » qui est un hautbois champêtre. La bombarde exigeant beaucoup de souffle est épuisante à jouer, et celui qui en sonne ne joue qu'un thème sur deux, le biniou assurant la continuité. Autrefois même il arrivait que les deux sonneurs jouassent alternativement par suite de la difficulté qu'il y avait à accorder les deux instruments. Ils se répondaient l'un à l'autre. Tant que la bombarde sonnait, le biniou se contentait d'accompagner avec de petites ritournelles. C'est pourquoi la nouvelle école de sonneurs a entendu moderniser son instrument. Le biniou moderne rompt un peu avec la tradition. La tonalité en est changée, le son est plus mélodieux et l'accord avec la bombarde est parfait, du moins à ce qu'il me semble, à moi qui ne suis qu'un profane. Comme le levriad du vieux biniou, du « biniou koz », était assez mesquin — il ne dépassait pas 15 centimètres — on lui a donné des dimensions plus respectables, sensiblement celles de la bombarde. On a même poussé un peu plus loin le souci de modernisation. On fait aujourd'hui des biniou à deux ou trois bourdons. Cela leur donne un faux air de Bag-pipes qui prête à confusion. Les profanes ne font guère la différence. Pour ma part, j'ai dû me faire expliquer les différences musicales (les deux instruments ne sont pas dans le même ton, et les Ecossais emploient la vieille gamme pentaphone) et les différences de forme (le biniou se porte sous le bras et le bag-pipe sur la poitrine, les bourdons du pibroch se tiennent verticaux d'eux-mêmes, etc...). Il n'en reste pas moins que cette innovation était superflue et que l'on peut former des vœux pour que les luthiers bretons qui se sont remis à fabriquer des biniou — et méritent par là les remerciements et l'admiration de tous ceux qui aiment les traditions de notre terroir — ne s'acharnent plus à multiplier les bourdons et confectionnent davantage de biniawou koz.

Yann SIKARD AR GOUEZ

Le Mystère des Mégalithes.

La péninsule armoricaine est sans contredit l'une des contrées les plus pittoresques du continent européen. L'abondance des monuments mégalithiques jonchant son sol contribue pour une large part à affirmer sa captivante originalité.

Il n'est pas de canton, voire de commune qui n'ait son menhir ou son dolmen. Fréquentes sont par contre les localités où ces pierres foisonnent formant Kromlec'h ou alignement.

Mais si les mégalithes sont des curiosités touristiques, ils n'en sont pas moins la cause de grandes joies et de grands désespoirs pour les archéologues, historiens, sociologues et savants de toutes espèces. En vain a-t-on cherché à percer leur mystère. En vain a-t-on émis les hypothèses les plus sensées et les plus folles sur le sens et l'utilité de ces colosses. Aucune explication ne s'est avérée assez satisfaisante pour être admise comme règle générale.

Celui-ci assurait que les menhirs désignaient le lieu de croisement de cours d'eau souterrains. C'est exact pour un certain nombre, mais faux pour tous les autres.

Celui-là prétendait que les dolmens, sorte de portes grossières, jalonnaient la route du cuivre si précieuse à l'âge du bronze. Cependant il en est qui sont axés dans des orientations fort différentes.

N'a-t-on pas dit que ces pierres étaient des monuments funéraires ?

L'on a en effet découvert des ossements et des armes, voir même des bijoux aux environs immédiats de certaines d'entre elles, mais ce n'est pas une généralité.

D'aucun a démontré que tel alignement est un calendrier astronomique. C'est juste, mais tel autre ne correspond en rien à cette destination.

L'on se trouve devant le plus invraisemblable des imbroglios, et la plus élémentaire sagesse recommande de conclure que si ces monuments furent : tombeaux, calendriers, bornes indicatrices ou points de repaire hydrographiques, ce ne fut qu'accessoirement, fortuitement peut-être même, tout comme un phare est une demeure, ou la tour Eiffel un panneau réclame pour une marque d'auto.

Que ceux qui élevèrent jadis menhirs et dolmens, aient utilisé ces monuments à des fins pratiques particulières, cela semble probable. Mais le sens général des mégalithes n'en demeure pas moins parfaitement insaisissable.

Monuments religieux ? Sans aucun doute. Car les peuples antiques n'auraient pas accepté le gigantesque labeur que représente l'érection de ces blocs énormes, sans la contrainte d'un devoir sacré. Et, à défaut d'autre précision, cette certitude nous permet de découvrir la signification idéale des diverses sortes de monuments, attendu que le symbolisme est sensiblement le même chez tous les peuples et à tous les âges.

Le menhir représente : l'Unité, la Masculinité, l'Esprit, que tous les symbolismes schématisent en une verticale.

Le dolmen traduit : la Pluralité, la Féminité, la Matière par analogie avec l'horizontale du symbolisme.

L'on doit rapprocher le Kromlec'h, avec table ou pierre levée à son centre, de la figure représentant un cercle et un point au centre dont le sens figuré est l'homme dans le cercle des vies.

Ces trois fugaces rayons de lumière acquis, le voile retombe, et le mystère redevient insondable.

Connaitre les origines de ces monuments, donnerait sans doute la clé de l'énigme. Malheureusement, là encore, l'on erre, l'on tatonne, et d'ailleurs les hypothèses plausibles à ce sujet s'avèrent rares.

Il est bien évident qu'il faut écarter, a priori, la thèse

selon laquelle ces monuments seraient dus à la métamorphose magique ou miraculeuse d'individus plus ou moins bien déterminés. Ces croyances, inspirées par le verset de la Bible qui traite du châtement de la femme de Loth, ne peuvent même pas invoquer en leur faveur l'existence de cette parcelle de vérité que l'on consent à la majorité des légendes. Elles sont fort pittoresques sans doute, mais par trop fantaisistes. Laissons donc les bonnes gens de Carnac assurer que leurs alignements viennent de ce que Saint-Korneli, irrité, pétrifia sur place toute une armée de païens, et cherchons ailleurs.

Une constatation s'impose tout d'abord. C'est que les mégalithes ne se trouvent pas exclusivement en Bretagne. Il y en a dans toute la France, en Espagne, en Allemagne, dans les îles Britanniques, en Scandinavie, en Afrique et même en Extrême-Orient. L'on peut donc poser en axiome que ces monuments furent érigés par un ou des peuples ayant un champ d'action mondial. Or, aucune peuplade primitive, aux temps même les plus reculés de notre histoire n'eut une telle envergure. De plus, pour ériger ces puissants monuments, il fallait disposer soit, de moyens techniques au moins égaux à ceux du XX^e siècle, ou de travailleurs dotés d'une force physique incomparablement supérieure à celle de l'homme post-diluvien.

Reste l'hypothèse de constructeurs appartenant à des civilisations disparues.

Les Mégalithes sont-ils des monuments Atlantes ?

Les sceptiques souriront. Ils ont tort. Les savants de toutes branches ont, depuis fort longtemps, admis, démontré et enseigné les transformations survenues à la surface de notre globe. Jadis, alors que nos continents émergeaient péniblement du fond de l'abîme, d'autres vastes territoires, continents ou archipels, occupaient la partie habitable de la Terre, qui depuis, s'effondrèrent sous les eaux constituant nos grands océans.

Ces vastes territoires disparus, de très antiques traditions, longtemps prises pour des fables, nous en ont conservé le souvenir et les noms. Ce sont : le plus connu de tous, l'Atlantide, qui joignait l'Europe et l'Afrique-du-Nord à l'Amérique. La Lemurie, qui allait du Pacifique à l'océan Indien, en passant par l'Afrique du Sud et Madagascar. Le continent de Mu, le moins connu des trois, dont l'île de Pâques et ses sœurs plus ou moins proches seraient les derniers vestiges. Des hommes habitaient-ils ces continents antiques, disparus depuis des dizaines de milliers d'années ? La tradition l'affirme. Mais comme il faut aux incrédules des preuves plus solides, reportons-nous au récit que fit l'un des premiers Conquistadors espagnols ayant pris contact avec les Incas.

Frappé par les qualités architecturales des monuments qu'il trouvait sur le « Nouveau Monde », ce compagnon de Pizarre s'enquit auprès des Incas de leur origine. Les Rouges reconnurent qu'ils n'en étaient point les auteurs mais qu'ils avaient été élevés par un peuple, qu'eux les Incas, avaient soumis par la guerre, et qui prétendait être venu s'installer en ces lieux, il y avait fort longtemps, fuyant les fléaux de la nature, qui dévastaient leur patrie d'origine nommée Astlan.

Pouvait-on démontrer de façon plus irréfutable, sans même s'en rendre compte, la véracité des assertions de Platon sur l'Atlantide et les Atlantes ?

HOTELIERS, RESTAURATEURS (Morbihan et Finistère)

Pour votre linge papier (NAPPES, NAPPERONS, SERVIETTES) **CONSULTEZ**

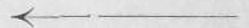
« EMBALOR »

10, rue des Remparts - LORIENT - Téléphone : 3.46



Les alignements
mégolithiques de
KERMARIO
en **CARNAC**
(Morbihan)

(Édition d'Art GUY)



Or les Atlantes, qui régnaient également sur la Lemurie et le continent de Mu, étaient bien à même d'élever des monuments sur toute l'étendue de territoire qui leur était soumise, et par conséquent sur l'Europe et l'Afrique occidentale, aussi bien que sur ce qui est aujourd'hui l'Extrême-Orient.

Mais, si les dolmens et les menhirs sont d'origine atlante, ce ne sont après tout que des manifestations d'une architecture très primitive. Or l'art évolue toujours du minime au grandiose, du simple au complexe, en fonction des acquisitions faites par l'esprit humain, et de l'amélioration des matériaux employés. C'est ainsi que l'art de notre ère évolue de l'Acropole aux grattes-ciel en passant par l'église romane et la cathédrale gothique. Si donc l'art mégalithique est atlante, l'on doit en suivre la trace et en retrouver les normes dans celui des civilisations qui créèrent les Atlantes fuyant leur continent menacé, c'est-à-dire des civilisations de l'Amérique pré-colombienne, des civilisations pélagique et égyptienne des premiers Pharaons.

Passant du simple au complexe, le menhir, pierre unique donnera sous le ciseau des sculpteurs les colosses de l'île de Pâques, les Sphinx égyptiens et même le plus grand d'entre eux, qui à part un minime complément de maçonnerie est taillé à même le roc. Préservé de la violation du sculpteur de face humaine ou animale, il devient l'obélisque.

Passant du minime au grandiose, le dolmen ordinaire, sorte de table de pierre nue, donnera les portiques monumentaux et les arcs de triomphe. Par contre, le dolmen recouvert de terre, ainsi que l'on en a découvert quelques-uns en Bretagne, constitue la cellule de base du Tumulus.

Et le jour où l'homme aura l'idée de remplacer la terre par de la pierre, le dolmen recouvert donnera la petite

pyramide, telle qu'on en trouve dans l'architecture américaine pré-colombienne, et le tumulus se transformera en grande pyramide égyptienne.

Quant aux alignements, qu'ils soient composés de menhirs ou de sphinx, ce sont les voies triomphales que suivent processionnellement les Mabinogion ou les néophytes allant quérir l'initiation aux grands mystères. N'est-il pas intéressant, en outre, de rapprocher le nom de Carnac de Bretagne, de celui de Karnak d'Égypte ?

Entre la Table des Marchands (Morbihan) et le temple de la Lune (ruine pyramidale américaine), entre le tumulus Saint-Michel et la pyramide de Gyses, entre le menhir de Pierreblanche (Loire-Inférieure), les colosses pasquans et l'obélisque de Louqsor tient sans doute toute la très longue histoire de la civilisation altantidienne.

Voilà le grand mystère des mégalithes !

E. COARER-KALONDAN.

NOTA. — Il est bon de se reporter aux précédents numéros parus de « *Manche Océan* » où la question, — inépuisable d'ailleurs — des mégalithes a déjà été traitée. L'étude de M. COARER.

Kalondan que nous publions aujourd'hui, et qui est fort bien documenté, montre cette question sous un jour nouveau.

EQUIPEMENT ELECTRIQUE MARITIME

René HILLY

2, Place Jules-Ferry, LORIENT - Téléphone : 2-61

INSTALLATION COMPLÈTE DE BORD

POSTE DE RADIOTÉLÉPHONIE " RADIO-Océan " - SONDEUR " HUSUN - B. B. T. "

Le Pardon de Saint CORNÉLY

Après le culte de Sainte-Anne, et celui de Saint-Yves, celui qui occupe le troisième rang en Bretagne est, sans contredit, celui de Saint-Cornély. C'est que ce dernier, véritable saint rural, tient un rang important, joue un rôle capital, celui de protecteur et guérisseur des bestiaux, surtout des bovins. Aussi, ses statues, très nombreuses en Bretagne, représentent-elles le vénéré personnage en costume d'évêque, la crosse à la main, ayant à ses côtés deux bœufs; souvent même un seul. Dans un nombre considérable de paroisses, on trouve des statues de Saint-Cornély, qui est vénéré et dont les troncs continuent à recevoir des offrandes.

Faut-il voir, en ce culte de Saint-Cornély, une survivance de coutumes latines, gauloises, grecques, et même plus anciennes, coutumes appelant la protection des dieux sur le bétail, et que le Catholicisme a adoptées, en les adaptant à ses croyances?... Cornély fut-il un personnage différent de Saint-Corneille, un de nos vieux Papes, et comment Saint-Corneille est-il devenu breton, lui qui n'aurait jamais mis les pieds en Armorique? Et encore, pourquoi les endroits, où Cornély est le plus vénéré, sont-ils ceux qui possèdent des monuments mégalithiques importants et nombreux comme à Carnac (1)? Y-a-t-il un rapport avec les cultes païens du taureau? N'a-t-on pas découvert, à Carnac même, une statuette en bronze ou en or, — je ne me souviens pas très bien, — représentant un taureau? Dans le paganisme millénaire, cet animal était le symbole de la Force, force matérielle, force morale, et représentait la figuration de la Puissance Supérieure. Les prêtres d'Israël, dans leurs coiffures sacerdotales, ne portaient-ils pas deux cornes sur leur tête? De même Moïse, qu'a si bien représenté Michel-Ange, par cette statue de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome, chef d'œuvre, figure superbe, dont la physionomie irritée annonce une énergie et une volonté puissante. (Elle est placée sur la tombe de Jules II).

Bref, nous nous trouvons ici en présence de véritables problèmes, historiques et archéologiques à la fois. Nous ne pouvons étudier à fond ces questions, ni examiner ces hypothèses, objets de longues recherches d'érudits et de savants.

Nous admettons l'existence de Saint-Cornély. Son culte, remontant très loin dans le passé, a survécu dans toute la Bretagne: Carnacien demeure le centre essentiel. Le pardon de Saint-Cornély y a toujours été particulièrement brillant au Moyen-Age et à l'époque moderne. Contentons-nous de rapporter ce qui se passait il y a un demi-siècle, par exemple, en 1898, à Carnac.

Cette année-là, le pardon eut lieu, comme actuellement, le 13 septembre. Cette journée comprenait deux événements: l'un profane, l'autre de caractère religieux. Le profane, c'était la foire aux bestiaux qui, en 1898, était l'une des plus importantes de toute la Bretagne-Sud. A cette occasion, tous les paysans, qui y venaient, arboraient à leurs chapeaux un bouquet de ces chardons croissant en abondance dans toute cette région, surtout dans les sables, les petites dunes, les landes et les terrains au bord de la mer.

La partie de caractère religieux, c'était le *pardon*.

Les pèlerins véritables arrivaient, pendant la nuit et dans la matinée, en foule. Comme ceux de Sainte-Anne, la plupart faisaient la route à pied. Certains marchaient les pieds-nus, en récitant le chapelet ou des oraisons à Saint-Cornély. Après avoir fait le tour de l'église, ils s'agenouillaient en plein air, devant la statue du saint, accosté de ses deux bœufs, dominant le portail central. Ils allaient ensuite à la fontaine sacrée. Puis ils pénétraient dans l'église pour baiser, de toute la piété de leurs lèvres, le buste contenant les reliques de Saint-Cornély. Ils déposaient leurs offrandes. Lorsque ces dernières étaient importantes, ils allaient les remettre à la *Trésorerie*, maison voisine ornée d'une statue de Saint-Cornély. Les membres de la Fabrique recevaient ces dons, inscrivant le montant des sommes sur leurs registres.

Ensuite, se déroulait la procession, à laquelle assistaient des groupes imposants d'habitants de communes voisines et de localité souvent éloignées. Chaque commune avait son drapeau (2). Les habitants de Ploemel se gardaient bien de ne pas manquer le pèlerinage, ni d'assister à la procession, à la suite d'un vœu; en effet, à une époque très lointaine que

nous n'avons pu déterminer, une terrible épizootie, — probablement la fièvre aphteuse qu'on ne connaissait pas sous ce nom, en ce temps-là — menaçait de ravager tous les troupeaux de cette localité, pays de grand élevage de bêtes à cornes les paysans s'adressèrent alors à Saint-Cornély. La maladie disparut comme par enchantement.

Le 13 septembre 1898, la grand-messe eut lieu à 10 heures. A l'issue de l'Office divin, on vendit aux enchères les bestiaux, offerts en dons; cette vente avait lieu au profit de la Fabrique. Après la messe, la procession, grandiose, imposante et pittoresque à la fois, se déroulait, suivant un itinéraire, qui, m'a-t-on affirmé, était le même, ou à peu de différences près, que celui d'aujourd'hui. Une seconde procession eut lieu, l'après-midi, après les vêpres. Tous les drapeaux des paroisses y figuraient. Le buste et les reliques de Saint-Cornély y étaient portés solennellement. Souvent des navigateurs et des pêcheurs, échappés à quelque naufrage, se mêlaient au cortège, portant un petit navire, fabriqué par eux, et qu'ils offraient en ex-voto.

Après la procession, on rentra à l'église, trop petite pour contenir l'immense foule des pèlerins qui s'agenouillaient sur le sol, en plein air. La bénédiction du Saint-Sacrement terminait ces cérémonies du 13 septembre.

Mais tout n'était point achevé. « La fête du pardon est finie quant au jour; mais, la nuit venue, ce soir-là et tous les autres soirs, pendant l'octave de Saint-Cornély, Carnac voit arriver, dans son bourg, tous les troupeaux des environs, chaque maître de maison tient en effet à conduire ses bestiaux au saint, auquel il les confie. Il vient, donc sa journée terminée, poussant devant lui son troupeau. Il l'arrête à la porte de l'église, fait sa prière devant la statue du Bienheureux, puis fait faire le tour de l'église à toutes ses bêtes qu'il conduit ensuite à la fontaine bénie ». (3).

... Ainsi se déroulait à Carnac en 1898, il y a un demi-siècle, le pardon de Saint-Cornély. Malgré les événements tragiques et les bouleversements qui se sont abattus sur la Bretagne et sur la France, depuis cinquante ans, le pardon de Carnac a subsisté. Comme les pèlerinages de Sainte-Anne et de Saint-Yves, celui de Saint-Cornély connaît en 1947 un nouvel essor.

Les fêtes de Saint-Cornély ont été très brillantes à Carnac cette année. Le samedi 13 septembre dernier, une assistance considérable remplissait l'église. M. l'Abbé LOREC, recteur de PLOUHARNEL, dans un éloquent sermon, d'une belle forme littéraire, qui fut très appréciée des celtisants, prononça le panégyrique du saint et ranima chez ses auditeurs la confiance et la dévotion en Saint-Cornély.

A la fontaine, après la messe, plus de 200 chevaux et bêtes à cornes furent menés et reçurent la bénédiction du saint, par l'intermédiaire de M. le Chanoine LE LIN, recteur de Quiberon. Puis, dans un ordre parfait, conduits par leurs maîtres ou par leurs bourriers, les animaux défilèrent entre deux haies de curieux, respectueux et intéressés à la fois.

Le lendemain, dimanche 14 septembre, plus de 3.000 pèlerins, du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord, accomplirent leurs dévotions à Carnac et sont venus baiser les reliques de Saint-Cornély.

M. le Chanoine KERNO, l'un de nos plus connus orateurs de nos pardons, prononça un éloquent sermon.

Les traditions ne meurent pas en Bretagne. Elle revit au contraire.

J. M. SIMON.

(1) Les pierres de CARNAC sont encore appelées *soudardéscant Cornély* (les soldats de saint-Cornély). D'après la légende, ce seraient les soldats païens, qui, à la poursuite du saint... furent changés en pierres.

(2) Cet usage d'un drapeau communal existe encore en de nombreuses localités. ORLEANS, par exemple, a conservé son drapeau, deux dardes verticales (rouge et jaune) qui pavait les maisons et les monuments, les jours de fêtes, particulièrement à la fête de Jeanne d'Arc.

(3) Guillotin de CORSO.

LE PAYS DE KAËR ⁽¹⁾

Ce que nous appelons le Pays de Kaër, pour le bien situer géographiquement, faisait partie du « *pagus de Bel* » qui, selon le Cartulaire de l'Abbaye de Redon était borné à l'est par la rivière d'Auray, au nord par les paroisses de Pluvigner, Landaul, Landévant et Languidic, à l'ouest par la lagune d'Etel et au midi par la mer. Ce pays de Kaër était constitué par ce que nous appelons de nos jours le canton d'Auray, étroite bande de terre s'enfonçant dans la mer et prise entre les rivières d'Auray et de la Trinité.

Chez les Gaulois, le mot Kaër signifie : « *ville fortifiée* », en breton, il désigne une ville, un village, un château.

La ville principale, qui était fortifiée s'appelait Kaër ou Caër; elle était édiflée en Penhir. Au XI^e siècle, le village situé à l'extrême pointe de la presqu'île, s'appelait encore Caër-en-Penhir et aujourd'hui Kerpenhir.

Par la suite, cette ville fit précéder son nom du nom breton de la rivière : *Loch* (ou rivière d'Auray) ce qui donna Loch-Kaër. Et lorsque le Christianisme fut implanté en Armorique la ville fut consacrée à la Vierge et s'appela : Loch-Maria-Kaër pour devenir aujourd'hui Locmariaquer.

Certains érudits situent la capitale des Vénètes en pays de Kaër et identifient Locmariaquer avec l'antique Darioirik. Nous reviendrons un jour sur ce sujet, car nous ne partageons pas ce point de vue (2). Il n'en demeure pas moins vrai que sous l'occupation romaine, la ville de Locmariaquer connut une importance considérable. Aujourd'hui encore, en grimpant sur la Table des Marchands, on distingue très nettement les vestiges d'un cirque romain d'une importance au moins égale aux arènes de Lutèce. Malheureusement, le cimetière de cette

localité est au beau milieu de ce cirque, ce qui rend pratiquement toute fouille impossible.

La Borderie dans son « *Essai sur la géographie féodale aux XI^e et XII^e siècles* » nous dit : « *qu'entre la rivière d'Auray et la lagune d'Etel s'étendait la châtellenie d'Auray embrassant la presqu'île de Quiberon et une vingtaine de paroisses. A la fin du X^e siècle, elle formait un fief possédé par un Chevalier Réwallon, moins la ville d'Auray réservée au duc de Bretagne* ».

« *Les principaux fiefs à juridiction relevant du duc de Bretagne sous la Châtellenie d'Auray sont :*

- « *Kaër en Locmariaquer,*
- « *Le Plessis de Kaër en Crach,*
- « *Talhouet en Pluneret,*
- « *Coëtsal en Plumergat, etc.*

Il est probable que Locmariaquer et son château furent détruits au X^e siècle au cours des invasions normandes. Ce château était situé au nord de l'église actuelle si l'on en croit les déclarations d'un habitant qui, entre 1342 et 1350 jugea prudent de cacher sa fortune, dans la crainte d'une invasion des armées de Charles de Blois ou de Montfort, « *du côté du château des sires de Kaër, qui se trouvait au nord de l'église* ». (Ils s'agissait de quatre cents pièces de monnaie) (3).

Après la destruction de leur château, les Seigneurs de Kaër s'installèrent au Plessis en Crach et donnèrent naturel-



Le Château du Plessis de Kaër,
situé sur la rivière d'Auray à la sortie de la ville, en allant vers Locmariaquer.

lement à leur nouvelle résidence le nom de Plessis-Kaër, qu'elle porte encore de nos jours.

« Plessis » est un vieux mot français qui signifiait : « Maison de plaisance ». CAMDEN le dérive de « placendo », d'autres de « plascitium » ou « plesseicium », qui signifiait un bois ou un parc fermé de tous côtés de haies ou de branches d'arbres pliées, qu'on appelait bois en plessis.

Les barons de Kaër avaient haute-justice. Leurs armoiries portaient « de gueules, à la croix d'hermines, ancrée et guivrée d'or ». Leur devise était : « pour loyauté maintenir ».

En 1066, Raoul de Kaër passe en Angleterre avec Guillaume Le Conquérant et est fait comte de Norloc. En 1105, la terre de Keraër est érigée en seigneurie avec droit des trois justices sur les paroisses de Crach et de Locmariaquer.

A cette époque, leur château était encore à Locmariaquer. Mais en 1176, Geoffroy d'Angleterre conquiert presque tout le territoire du duc Alain. Il lui prend notamment : Vannes, Ploermel, Auray et la Cornouaille. En l'an 1200, Guillaume de Kaër signe le traité intervenu entre Philippe Auguste et Jean sans Terre.

Après des fortunes diverses, la Seigneurie de Kaër passe, vers 1354, entre les mains de Jean I de Châteaugiron, dit de Malestroît, du Plessis, de Beaumont, seigneur de Kaër.

Selon la relation du voyage de Dubruissin-Aubenay effectué en 1636, la Seigneurie de Kaër, baronnie en 1453 en faveur d'Henri de Malestroît, paraît avoir été apportée à Payen III de Malestroît par sa femme, qui en était l'héritière.

Le château du Plessis fut édifié à son emplacement actuel, soit à la fin du XII^e siècle, soit au début du siècle suivant. Il passa entre les mains de la famille de Malestroît, ainsi qu'il a été dit plus haut, vers 1354, grâce au mariage de Marie de Kaër avec Jean de Malestroît.

Château et terres restèrent dans cette famille pendant trois siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1639. En 1654, on voit un certain René RIAUD, sieur de Galisson, devenir baron de Kaër et en 1699, Christophe-Paul de Robien acquiert la baronnie, qui demeure la propriété de cette famille jusqu'à la Révolution. A cette époque, la baronnie fut vendue comme bien national et, le château ainsi que la terre du Plessis, après avoir appartenu à divers, furent achetés en 1871 par M. CAILLOT, le grand-père de son possesseur actuel, M. René JACQMIN.

La grande porte de style ogival semble dater de la fin du XII^e siècle ainsi que les deux tours rondes qui l'encadrent. Le château fut restauré à la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e.

« Lorsque François 1^{er} fit bâtir à grands frais tant de magnifiques palais... les seigneurs, dans les provinces, firent bâtir aussi des châteaux suivant le nouveau style. Mais ceux que leur fortune empêchait d'ériger en entier de nouveaux édifices... ajoutèrent à la masse gothique de leur manoir paternel... une aile, une façade... Cet amalgame disparate faisait un ensemble choquant... ».

(de Fréminville)

Edifié en partie, grâce au butin prélevé sur les Italiens, le château fut un peu plus tard pillé et en partie démoli par les Espagnols à trois reprises différentes, le 28 août 1589, par le Marquis d'Asserac, en octobre 1592 par le duc de Mercœur, puis en août 1594 par un régiment de 700 à 800 hommes qui y séjourna quelque temps. Il fut restauré une dernière fois en 1871 par M. CAILLOT. En 1941, il fut occupé par les troupes allemandes.

Voici ce que dit à son sujet le répertoire archéologique de France :

« Château, du Plessis-de-Kaër bien conservé, habité.

« Le portail est à cintre brisé avec plusieurs tors en tréfilage et colonnettes, à droite poterne à cintre brisé. Une tourelle cylindrique de chaque côté de la porte d'entrée. Tour

polygonale à larmier contenant un large escalier de pierre. Fenêtres à pignons armées de crosses végétales et d'animaux, au bas des rampants divisés par des menaux en pierre. (quatre seulement sont anciennes). Une fenêtre renaissance au-dessus du portail ».

M. CAILLOT a effectué de très importantes transformations, très critiquées par les archéologues. Les trois tourelles pentagonales, en granit taillées, n'ont certes présentement aucun intérêt du point de vue archéologique, mais elles sont d'un très bel effet ainsi que les motifs décoratifs qui choquent au premier abord et que dans quelques années on trouvera peut-être du meilleur goût.

Sur l'une des fenêtres de la façade sur l'étang, on lit la devise des sieurs de Kaër : « Pour loyauté maintenir ».

Seule la grande tour et sa porte, datant de 1515 sont classés comme monuments historiques. La date de cette construction a pu être établie grâce aux coiffures des sujets, les modes à cette époque changeant à peu près aussi souvent que de notre temps.

Non loin du château se trouvent les ruines d'une chapelle dédiée à Sainte-Madeleine, chapelle, attachée à une léproserie.

Le Plessis-de-Kaër est connu dans le pays sous le nom de Gangis-Kaër qui signifie « Mille Vues » à cause de la diversité et de la beauté des points de vue qu'on y rencontre.


Pour nous résumer, il apparaît bien évident que le Pays de Kaër remonte à la plus haute antiquité et qu'il a fallu la Révolution pour le désoluer, le morceler. Il allait depuis la pointe de Kerpenhir jusqu'à Kervahl en passant par Kerantré et Kerstran. A cette époque, la ville d'Auray n'existait pas et n'était qu'un lieu de passage. Le château d'Auray ne fut construit qu'au X^e siècle par un duc de Bretagne qui eût là un lieu de plaisance en même temps qu'une forteresse. On prétend, sans toutefois pouvoir l'affirmer, que Bertrand Du Guesclin, fait prisonnier lors de la bataille d'Auray, le 29 septembre 1364, fit un séjour forcé au château du Plessis-de-Kaër.

BRITANNICUS.

(1) Les renseignements qui ont servi à la rédaction de cette étude sur le Pays de Kaër nous ont été aimablement donnés par M. René JACQMIN, propriétaire du château du Plessis de Kaër.

(2) Voir le n° I de « MANCHE-OCEAN ».

(3) Extrait du Bulletin de la Société Polymatique du Morbihan du 8 juillet 1920.



GRAND CHOIX DE LIVRES
CADEAUX - SOUVENIRS

LIBRAIRIE BRETAGNOLLE

MADAME DIENIS
8, Rue Barré - AURAY - Tél. 1.89

TOUS TRAVAUX
D'IMPRIMERIE & D'ÉDITION



La légende de Ronan ⁽¹⁾

Ronan appartenait à cette pléiade de saints hommes au nombre de trois-cent-cinquante, dit-on avec ses amis Corentin et Primel que Patrice avait consacrés sur la terre irlandaise comme évêques, ermites et missionnaires, pour entreprendre la conversion des païens.

Ronan était un Scot d'origine.

Homme fruste et rêveur comme tous ceux de sa race, il préférait la solitude des bois à l'administration d'une confrérie ou d'un diocèse et ce fut pour vivre dans la prière — loin des foules — qu'il s'embarqua.

Il toucha notre terre à l'Aber-Vrach et aussitôt il s'enfonça vers l'intérieur du pays pour séjourner quelque temps dans la région de Saint-Renan-du-Léon. Mais il ne trouva pas la solitude qu'il recherchait sur le sol plat et marécageux de ce pays.

Ayant aperçu sur la rive, de l'autre côté de la belle rade de Gerocribate — premier nom de Brest — l'immense forêt du Némét qui s'étendait jusqu'au Ménez-Hom, il reprit la route et se dirigea, par le pays de Porzed, jusqu'aux coteaux dont les bois touffus dominaient la vallée.

Il bâtit là son ermitage.

Vêtu d'une peau de vache tachetée de noir et de blanc, il y demeura dans la contemplation — près de cette Gazek-Venn qui avait été la pierre de l'offrande druidique et que sa présence allait purifier des sacrifices du paganisme qu'il était venu pourchasser.

Sa renommée de piété se répandit aussitôt dans les pays environnants et les paysans lui prêtaient le pouvoir miraculeux de détruire les loups qui dévoraient leurs troupeaux. Cette croyance fut le point de départ de sa mission évangéliste.

Il n'avait pas d'ailleurs à faire à une population barbare. Quarante ans à peine étaient passés depuis que les légions romaines avaient abandonné le pays et la lagnue populaire des soldats de César y était aussi couramment parlée que la vieille langue celtique.

Chaque jour il voyait venir à lui — et de tous les côtés — non seulement les autochtones qui le prenaient pour protecteur de leurs troupeaux, mais aussi les Britons, comme lui exilés, et même les Alains demeurés là après les défaites de leurs hordes et qui lui demandaient le baptême. Quelques-uns n'hésitaient pas à délaissier leurs occupations journalières pour suivre plus assidûment ses instructions religieuses.

Parmi ceux-ci, un paysan de la région avait une femme païenne et de nature irascible, qui ne put supporter de se voir délaissée par son mari avec la charge de sa maison et des champs. Elle ne se fit pas faute d'accuser Ronan d'avoir par des maléfices, circonvenu son époux. Le nom de cette femme n'est pas parvenu jusqu'à nous. Nous ne la connaissons que par le surnom de Kéban que lui a donné la légende, en la représentant comme une vieille mégère possédée du malin esprit et qui devait poursuivre, tout au long de sa vie, le pauvre Ronan de sa haine.

Il serait plus normal d'imaginer cette Kéban comme une jeune et jolie paysanne qui aimait son mari de toute l'ardeur de sa jeunesse et comme une jeune mère, parfaitement heureuse jusqu'à l'arrivée de Ronan et qui ne pouvait pardonner à celui-ci d'avoir attiré auprès de lui l'homme qui était toute sa vie.

Ceux de ses voisins demeurés païens comme elle ne se faisaient d'ailleurs par faute de l'exciter en toute occasion contre le saint ermite :



L'Église de
LOCRONAN
(Finistère)
XV^e & XVI^e siècles
et la chapelle du
PÉNITY
du XVI^e siècle.

(Photo YVON)

— Alors, ma pauvre Kéban, lui disaient-ils, le bonhomme du bois t'a volé ton mari ? C'est bien malheureux pour une jolie fille comme toi !

Kéban rabrouait ces gens. Mais c'était bien la vérité qu'ils disaient ; et, à ses amies les plus proches, elle confiait en pleurant :

— Je n'ai plus de mari. Je n'ai plus qu'un moine. Ronan me le prend nuit et jour et il fait de notre mariage un divorce.

Le désespoir de la pauvre Kéban faisait craindre qu'elle ne devint folle. Elle ne devint pas folle ; mais elle fut affolée par la jalousie contre Ronan, jusqu'à venir l'insulter devant la porte de son ermitage et jusqu'à l'accuser de sorcellerie.

Elle raconta qu'errant dans la forêt du Német, elle l'avait vu certains jours se changer en loup, se jeter sur les troupeaux et attaquer même les hommes.

— Il faut le brûler vif, disait-elle aux paysans. Il faut lancer à ses trousses tous vos chiens et le chasser du pays.

Ses voisins essayaient de la consoler, car il savaient bien que c'étaient des mensonges qu'elle leur racontait dans sa haine.

Alors, de plus en plus désespérée, elle imagine une horrible accusation. Elle séquestra — on dit qu'elle l'enferma dans un coffre — sa fillette, et prétendit que Ronan la lui avait volée et tuée et qu'elle avait entendu les cris de l'enfant qu'il emportait dans les bois.

Cette fois, la population ne savait plus que penser.

— Si c'est vrai, lui disait-on, il faut aller demander justice au roi.

Kéban n'hésita pas.

Elle alla à Kemper demander justice à Gradlon. Elle lui raconta le crime avec une précision de détails qui impressionna vivement le roi, déjà intéressé par la douleur et par la beauté de cette jeune mère.

Au reste, le Briton qu'était Gradlon n'aimait pas les Scots et Ronan appartenait à ce peuple.

— Je veux bien te croire, mon enfant, dit-il à Kéban. Ronan sera arrêté et jugé par moi-même.

Ronan fut donc amené devant le roi. Il nia évidemment les faits qui lui étaient reprochés ; mais Kéban maintenant ses accusations avec une telle force que Gradlon dut se résoudre à soumettre l'ermite à l'épreuve — qu'il pensait être décisive — à laquelle avaient été soumis les premiers chrétiens à Rome.

Il fit entrer Ronan dans une petite cour de sa résidence et, pour éprouver la véracité de ses dénégations, il lança contre lui deux de ses grands molosses de chasse qui n'avaient pas été nourris depuis deux jours.

— Obéissez à Dieu, dit Ronan aux molosses.

Aussitôt ceux-ci vinrent se coucher à ses pieds.

Gradlon connut par là que Kéban avait menti dans l'exaspération de son désespoir. Cependant à la demande de Ronan, il lui pardonna après une sévère admonestation et pria le saint ermite de l'absoudre pour avoir douté de sa parole et avoir failli le faire mourir.

Une enquête permit de découvrir, dans son coffre, le corps inerte de la fillette et Ronan affirma aux yeux de tous sa sainteté en rendant la vie à l'enfant.

A partir de ce moment-là, la Kéban ne fut jamais crue par ses meilleurs amis et la désespérée poursuivit sa vie lamentable, errant dans les bois après son pauvre amour perdu.

Cette aventure eut pour résultat d'attirer auprès de Ronan des foules de jour en jour plus nombreuses, dans l'espérance

d'assister à de nouveaux miracles, et le pauvre ermite du Német dut renoncer à demeurer dans un pays où il ne trouvait plus la solitude qu'il y était venu chercher.

Ayant appris que son compatriote Brioc (Saint-Brieuc) avait élevé une église primitive et un monastère dans le nord de la Bretagne sur l'emplacement du manoir du Champ de Rouvre, que lui avait légué son cousin le Comte Rhigall, chef de ce plou, Ronan s'en fut jusqu'en Hillion où Brioc lui donna l'hospitalité.

Une chapelle qui porte par déformation le nom de Saint-René a été construite en ce lieu en souvenir du temps qu'il y passa.

Cependant, jusqu'à sa mort, la pensée de Ronan demeurait fidèle à son premier ermitage du Német, où — s'il avait eu à souffrir des tracasseries de Kéban, il avait reçu tant de grâces de son Dieu et c'est là, qu'avant de rendre le dernier soupir, il manifesta sa volonté de venir reposer.

Son corps — comme il l'avait demandé — fut placé sur un charriot attelé de deux grands bœufs blancs qui prirent aussitôt, à travers la Bretagne, la route de la Cornouaille, accompagné par de nombreux chefs de plous et par des princes de l'Eglise et salué au passage par les populations des pays traversés. Quand le cortège arriva aux environs du Német, il fallut ouvrir de nombreuses brèches à travers la forêt et sur les pentes par où les bœufs s'entendaient à vouloir passer.

Quand ils débouchèrent au versant sud-ouest du coteau sur la voie romaine, la Kéban se dressa devant eux, la figure enflammée d'une haine qui n'était pas encore apaisée. Les années avaient flétri son visage et vraiment à ce moment-là, elle avait l'aspect d'une vieille sorcière. Les gens du cortège détournèrent les yeux de cette odieuse mégère, lorsque, profitant de leur inattention et ne pouvant atteindre le cercueil, elle se rua vers l'un des bœufs dont elle brisa une corne d'un coup de son battoir de lavandière. (2).

Ce fut son dernier exploit.

Au bas de la pente, les bœufs allaient d'ailleurs s'arrêter, désignant ainsi le point du pays où le saint ermite voulait être enseveli.

Charles DANIELOU

Ancien Ministre.

(1) La légende du Ronan que l'on vient de lire est extraite d'un délicieux petit ouvrage, que viennent de sortir les Editions MUSY à Paris, sous la signature de M. Charles Manié-lou et sous le titre : « *Locronan en Bretagne* ».

(2) Voir le numéro 4 de « *Manche-Océan* », « *La Grande Troménie* », sous la signature de Gilles Boinet.

AGENCE INDUSTRIELLE DE BRETAGNE

12, rue Alsace-Lorraine, SAINT-BRIEUC

OUTILLAGE

Tél. 0-37

MATERIEL DE SOUDURE

YVES ROUÉ

Joaillier

61, Boulevard Malesherbes PARIS

Métro : S^t, AUGUSTIN

Restaurant-Crêperie Spécialités bretonnes

TI-JOS

27, rue Vandamme PARIS XIV^e

DE PORTSALL A L'ABER-ILDUT

J'ai connu Portsall, il y a quelque vingt ans. L'air y fleurait bon le sel et la soude. La crevette abondait à Port-Blanc et à Tréampan : c'était le pays rêvé des vacances.

Le soir, quand le soleil fatigué de sa course quotidienne semblait au large prêtant à l'eau toute la gamme des roses et des rouges, nous aimions à escalader le Guilguy dont la croix surplombait le port.

Sur la gauche, c'était Kersaint avec son vieux moulin, ses coquettes villas fleuries d'hortensias, ses petites plages de sable blond fréquentées par les officiers de la « Royale » et sa délicieuse collégiale dans son écrin de hêtres, collégiale riche en ex-voto et qu'un recteur de Landunvez, l'abbé Branellec, proposait déjà en 1775, de transformer en hôpital-atelier pour les pauvres.

Une agréable promenade consistait à pousser jusqu'aux massives ruines du château de Trémazan dont la légende s'est emparée. Qu'en reste-t-il ? Un donjon trapu où s'accroche le lierre et où gîte tout un peuple d'oiseaux, des fossés pris d'assaut par les iris et autres plantes aquatiques, c'est tout.

C'est là que naquit, en 1369, le fameux Tanneguy du Châtel, qui prit farouchement le parti des Armagnacs contre les Bourguignons et qui, le 10 septembre 1419, assassina Jean Sans Peur au pont de Montereau. Il devait mourir lui-même trente ans plus tard.

On connaît l'histoire de Guy de Trémazan qui trancha la tête de sa sœur Aude, et fonda l'Abbaye de Saint-Mathieu. Voici une autre légende que je me suis laissé conter et qui ne manque pas de charme.

A l'époque lointaine où l'Anglais était notre ennemi héréditaire, vivait à Trémazan, un vieux Seigneur, Tanguy. Lorsque la tempête soufflait de l'Ouest, ramenant les navires vers la côte, Tanguy, dans la nuit noire promenait des feux pour attirer les bateaux sur les innombrables et sournois récifs de la côte de Portsall. Il avait un fils Lauwick, grand chasseur, aimant les chevauchées, les coups d'épées et les belles filles et comme celles-ci ne manquaient pas au pays de Landunvez et de Portsall, notre gaillard passait, à son gré, des journées qui n'avaient rien de déplaisant.

Or, un jour, Lauwick fit la rencontre près de Saint-Samson, de la fille d'un pêcheur dont le malheur était d'être trop jolie. Elle refusa toutes les avances du jeune seigneur, qui, excédé, abusa d'elle. Quelques jours plus tard, la jeune fille mourait et l'on vit bientôt croître sur sa tombe un superbe lys neigeux et parfumé.

Cette tragique escapade allait mettre fin à la carrière amoureuse du jeune Lauwick sur les terres de Trémazan. Son père l'embarqua en effet sur un navire qui devait donner la chasse à l'Anglais en Manche.

... Déjà Tanguy s'ennuyait de son fils. Or, un soir que la



Rochers près de PORSPODER.

soleil se couchait dans le Chenal du Four, il vit le vaisseau monter de l'horizon, toutes voiles dehors.

Que se passa-t-il alors ? La tempête, brusquement se leva, le vent souffla en rafales et la nuit s'abattit sur la côte et sur la mer. Dans les éléments en furie, le vaisseau faisait l'effet d'une coque de noix. Bientôt, un feu s'alluma sur le rivage.

Le vieux Tanguy dépêcha ses gens pour éteindre ce feu qui devait attirer son fils sur les fatals récifs. Quelques instants plus tard, ils revenaient annonçant qu'un taureau noir tenu par une belle jeune fille, tout de blanc vêtue, se promenait sur la dune, une lanterne entre les deux cornes.

De rage, le vieux Tanguy s'élança pour éteindre le fanal sinistre. Hélas ! il est trop tard, le vaisseau s'est jeté sur les rochers entraînant dans la mort l'entrepreneur Lauwick.

Mais revenons à la réalité et suivons la dune piquée de chardons bleus, la dune « feutrée d'herbe rase, solitaire et monotone, rayée de sentiers qui courent dans l'étendue verte comme des pistes, tachetée des pierres grises des fours à soude et des points noirs ou roux des tas de goémon », comme s'est plu à le dire François MENEZ.

A quelques pas, c'est la mer, dans toute sa sauvagerie avec ses vagues déchainées dont les folles crinières secouent leurs embruns sur les fauves rochers barbelés de patelles.

Laissons le petit port d'Argenton que je vis si vivant un jour de régates et poursuivons notre route vers Porspoder, dont l'église bâtie à même le roc est dédiée à Saint-Budoc ou Beuzec.

Comme tant d'autres saints irlandais, Budoc, s'embarqua un beau jour sur une pierre creuse pour les côtes de Bretagne. Il atterrit à Porspoder et évangélisa le pays.

Albert Le GRAND dans sa « Vie des Saints de Bretagne-Armorique » raconte qu'« ayant demeuré un an à Porspoder il s'ennuya de ce lieu, fort incommodé à cause du bruit qu'y faisait la mer, et dont les flots se brisaient continuellement avec violence aux écueils qui étaient au pied de son hermitage ». Sa mère n'était autre que la jolie Azénor « au beau nom romanesque et moyenâgeux », comme l'a dit Auguste DUPOUY.

C'est de la route de Porspoder à l'Aber, en passant par Melon, qu'il faut le soir, par temps clair voir la floraison des phares de Saint-Mathieu, d'Ouessant, de l'Île Vierge, du Four... cherchant dans l'ombre, de leur doigt de lumière, une invisible proie.

IMPORTATION BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE - BOIS INDIGÈNES TOUTES ESSENCES

Etablissements MARCESCHE & C^{ie}

A CONCARNEAU

FABRIQUE DE CAISSES - MENUISERIES ET CHARPENTES EN SÉRIE - CHALETS DE BOIS

FAIENCERIE HENRIOT - QUIMPER



Visite des Ateliers et Salles d'Expositions

C'est là aussi que se dressent les rochers aux formes étranges, le Sphinx, la Brioche, modelés par la nature dans cet inaltérable granit qui servit de socle à l'obélisque de Louksor.

S'il est un coin qui surprend sur la côte nord, c'est bien celui de l'Aber-Ildut; la rivière, remontée par la marée, s'élargit mollement entre la rive dénudée de Lampaul-Plou-arzel et celle de Lanildut.

Petites demeures de granit que vient lécher la lame, jardinets où croissent à foison le souci et le géranium, oasis de verdure qui fait oublier que toute proche, c'est la mer, la vague.

« La vague aux cheveux verts jetant distraitemment
sur sa mouvante épaule une écharpe d'écume »

Les sabliers de Lampaul puisent à pleines bennes le sable du lit de l'Aber et le fracas de leurs treuils est un véritable anachronisme dans ce frais décor.

C'est là, en 1644, bien après Saint-Ildut que l'on invoque encore pour faire parler les enfants, que débarqua, la Reine d'Angleterre, Henriette de France, avant de descendre sur QUIMPER et la Bretagne intérieure dont elle allait conserver un délicieux souvenir.

C'est aussi le pays natal de Moyot Ildut, député de Brest aux Etats Généraux en 1789, armateur et marchand en sa maison de Rumorvan en Lanildut.

De Portsall à l'Aber-Ildut, en longeant le rivage, quelle belle promenade à faire sur « la côte des légendes » pour celui qui a le temps de quitter la grand-route et de prendre les sentiers des douaniers et des brûleurs de goémons, pour celui qui a désir de découvrir, dans la solitude du paysage le menhir de Porspoder ou celui de Kercadion en Lanildut, pour celui qui aime se faire fouetter le visage par le grand vent du large.

Georges-Michel THOMAS

LIBRAIRIE LE DAULT



QUIMPER

CATALOGUES SUR LA
BRETAGNE

Le Camp d'Été des Sonneurs Bretons

Les sonneurs de bombarde et de biniau ont décidé, l'an dernier, de se retrouver tous les ans, pendant les vacances, en un point quelconque de Bretagne. 1946 avait vu un grand rassemblement à Argol, dans la presqu'île de Crozon. Cette année, c'est le Morbihan qui a retenti des vieux airs enchanteurs sonnés par les plus fins « biniaouerien et bombarderien » des cinq départements bretons. C'est à Sarzeau que s'est installé leur campement, et les braves Sarzeautins en ont été ravis et émerveillés. Tous les matins, à huit heures, le fier étendard d'hermines montait dans le vent. Après le petit déjeuner les sonneurs, qui doivent être des musiciens « penn-dabenn » (1), se réunissaient pour chanter en chœur. Puis leurs quelques soixante-dix biniaus rivalisant de virtuosité réveillaient les échos des alentours. Les danses n'étaient pas absentes non plus du programme, car pour faire danser les autres, il faut être soi-même un danseur accompli. Enfin, la matinée se terminait sur un cours de langue bretonne. L'après-midi était réservée pour les promenades et excursions. Environ cent cinquante sonneurs

Faiencerie Bretonne
de la
Grande Maison

Manufacture fondée en 1420

QUIMPER *marque déposée* **HB** (Finistère)

Téléphone 1.51

sont passés par cette école entre le 27 juillet et le 17 août. Ils ont été visités par le général Sicé et par les vieux sonneurs, leurs aînés. Le camp avait été précédé d'une démonstration à Saint-Brieuc, lors du Congrès interceltique, où quatre-vingt-dix sonneurs avaient défilé sous une chaleur accablante, soufflant tous à la fois dans leurs instruments. C'est en autocar qu'ils avaient traversé le plateau de Rohan pour se rendre à Sarzeau. De là ils firent encore une excursion à Morlaix, où ils rencontrèrent les Ecosais et sympathisèrent vivement avec eux... dans la chaleur communicative d'un banquet. Ils eurent de même l'occasion d'aller visiter Combourg, Pénérf, Arradon, Port-Navalo et, pour couronner ce rassemblement amical, participèrent le 17 août à Concarneau à la célèbre fête des Filets Bleus.

SONERION AR VRO WENN.

(1) Des pieds à la tête, complets.

Finistère

L'ARSENAL DE BREST



Au cours du mois d'août dernier, la visite de l' Arsenal, sous la conduite de guides accrédités, était permise par le Vice-Amiral ROBERT, préfet maritime de la deuxième Région. Cette autorisation, qui déjà existait avant-guerre, avait naturellement été supprimée dès le début des hostilités. La grande majorité des touristes, venant dans le port de l'Atlantique, inscriront certainement à leur programme, la visite, aussi intéressante qu'instructive de cet établissement maritime qui est intimement lié avec la ville et dont le personnel représente le dixième de la population. Il est fort compréhensible qu'il ne soit pas permis, pour des raisons diverses d'accéder dans les nombreux ateliers. Toutefois, la partie pouvant être visitée donne une idée du travail de nos arsenaux. Les ruines accumulées par la guerre ont été relevées par l'effort incessant du personnel qui a déblayé et nettoyé avec ardeur. Pour rendre cette visite plus attrayante il est intéressant de connaître les difficultés qu'ont rencontrés les Directions et Constructions Navales pour se relever.

Après la libération de la ville, en septembre 1944, l'arsenal n'était qu'un cimetière de tôles tordues, d'ateliers anéantis, de murs calcinés, de quais défoncés, de portes de bassins déchiquetées.

Il a fallu, certes, un grand courage aux ingénieurs du Génie Maritime pour entreprendre la remise en marche des ateliers et des machines. La formation des équipes de déblaiement, quoique facilitée par la spontanéité et la bonne volonté des ouvriers était un problème difficile à résoudre du fait du manque de maisons habitables. Ces travailleurs de la première heure n'étaient qu'une faible partie de l'effectif que ce travail nécessitait. Les familles ne pouvant suivre leur chef, tout était à prévoir pour nourrir et loger tous ceux qui offraient leur bonne volonté. Un premier restaurant, sans toiture se monte à l'Atelier des Torpilles, tandis que l'Ancienne Ecole Navale, appelée aujourd'hui Caserne Saint-Pierre, se transforme en hôtel pour les ouvriers qui, arrivant chaque jour sur les ruines de leur maison, se mettent à la disposition de la D.C.A.N. La reprise du trafic ferroviaire permet à plusieurs autres d'apporter quotidiennement leur



Une vue de l' Arsenal (Photo Goachet)

aide à la reprise de l' Arsenal. Ces trains ouvriers composés de wagons sans vitre, sans chauffage, sans lumière embarquent des voyageurs à Kerhuon, Landerneau, Landivisiau et même Morlaix. Malgré cette pénible existence, les travaux de déblaiement s'effectuent quand même. Créer des passages parmi toutes ces ruines sous lesquelles se cachent encore des dépôts de munitions laissés là par l'ennemi n'est pas sans danger. Les Brestoises qui ont payé un lourd tribut pendant la guerre devront compter de nouvelles victimes et des blessés graves comme cet agent technique du service de déminage qui a perdu les deux mains et la vue.

Parallèlement à ces travaux, la remise en état des installations portuaires commence. Les bassins, éléments indispensables pour la réparation des navires dont la France a encore besoin pour continuer la lutte, sont encombrés de camions, de chenillettes et d'engins de toutes sortes, les portes sabotées doivent être réparées. Les embryons d'ateliers et particulièrement ceux de la Base sous-marine construite par l'occupant permettent d'effectuer certaines pièces. Dès le début de 1945, les bassins Tourville et Pontaniou sont nettoyés et peuvent être utilisés. Une activité particulière est déployée autour de la forme de radoub du Salou pour permettre le carénage du croiseur de 10.000 tonnes « *Duquesne* », puis celui du cuirassé « *Paris* ».

Dès novembre 1944, le « *Duguay-Trouin* » entre en rade, puis les frégates « *Aventure*, *Surprise* » et « *Découverte* » subissent des transformations importantes, le « *Duquesne* » et le sous-marin de 1.500 tonnes « *Junon* » sont « *refondus* ».

Le calme relatif arrive enfin, l'Allemagne capitule, le Japon aussi. Les arsenaux doivent alors se plier aux exigences de l'après-guerre. Notre flotte de commerce avait subi des pertes sérieuses depuis 1939. A cette date, elle ne se plaçait d'ailleurs qu'au huitième rang, avec trois millions de tonnes, alors que nous étions les deuxièmes en puissance coloniale. La nécessité de remonter notre marine marchande et les compressions des crédits militaires a amené BREST, comme les autres arsenaux, à construire et réparer des navires de commerce. Le pétrolier « *Vendôme* » inaugure ce nouveau genre de travail, puis les cargos « *Circé* » et « *Ile d'Aix* » sont à leur tour « *refondus* ». Le service de renflouement remet à flot de nombreuses épaves que la D.C.A.N. rend utilisables. Trois charbonniers de 4.700 tonnes sont commandés. Le « *Penlan* », lancé le 21 février dernier, est le premier de cette série. Un paquebot long-courrier de 10.000 tonnes doit aussi être construit.

Voilà, malgré les difficultés de toutes sortes, ce que les ouvriers de l' Arsenal de BREST ont fait depuis la libération, le programme fixé n'est pas encore terminé, mais le courage des Brestoises saura l'accomplir. Si comme le dit une rengaine populaire : « *L'ouvrier du port dort toute la journée et puis le soir encore* », il a prouvé que même en dormant il sait aider son pays à se relever.

Paul COAT

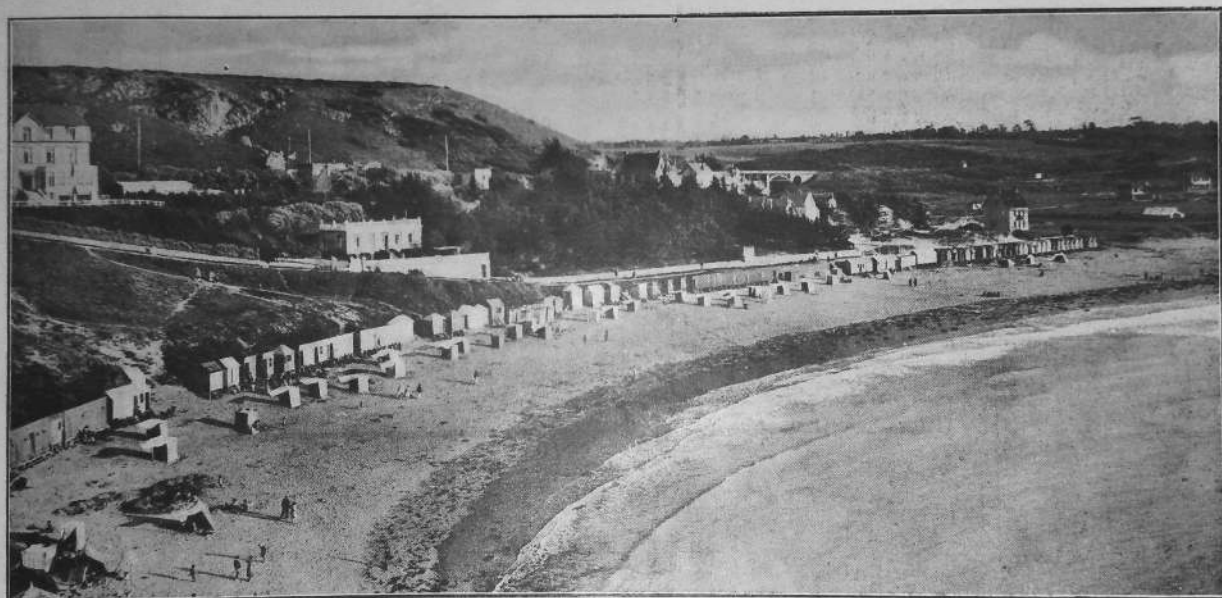


(Photo Goachet)

Le vieux château de Brest, état actuel.

ERQUY

(Côtes-du-Nord)



— La plage de Caroual —



L'ANKOU

de

BRÉHAT



← Photo Hamonic, St-Brieuc

Une vue pittoresque de l'île de Bréhat : le phare du Paon, détruit par les Allemands.

I

Jeanne-Marie Barnoulès avait peu quitté son île. A la mort de sa mère, toute jeune encore, elle était venue travailler à Guingamp chez un droguiste où elle lavait des bouteilles et triait des plantes qui lui rappelaient le pays abandonné. Comme elle se montrait curieuse de leurs propriétés et qu'elle était alors jolie, le « chimiste » lui donna quelques notions de botanique.

Quand elle revint du continent, aussitôt, dans Bréhat on chuchota qu'elle était devenue une très savante guérisseuse. Depuis, le temps avait passé, sa figure s'était fanée, mais sa réputation n'avait fait que croître. Chaque jour, des malades venaient la voir dans la petite maison couverte de chaume qui s'abritait entre deux rochers roses dans une anfractuosité de la côte. Après avoir examiné le patient, elle hochait la tête et marmottait quelques mots.

— Ma doué, il était temps, pour sûr.

D'un mouvement souple et fort, elle étirait une jambe, redressait un bras, massait une épaule, prononçait des paroles étranges, de la « physique » sans doute, et apportait un pôt d'onguent ou une « bouteille ».

— Rentrez chez vous, faites ce que je vous ai dit et guérissez-vous.

Bientôt, on la considéra, non seulement comme une bonne rebouteuse, mais comme quelque chose de plus. Pour décrire ses cures merveilleuses, on parlait bas ; la domestique du recteur, bien que clouée au lit par des rhumatismes, avait refusé ses services. Une nuit, un pêcheur l'avait vue assise sur un rocher du Port Clos où elle semblait parler à quelqu'un d'invisible. Deux enfants, qui s'étaient moqués d'elle avaient attrapé la rougeole. Un moribond s'était, disait-on, levé à son commandement. Bref, sa réputation de sorcière utile mais inquiétante était, depuis longtemps, solidement établie. Aussi les personnes guéries lui envoyaient-elles, qui un poisson qui, une livre de beurre ; mais parfois, à la sortie de la grand'messe, faisaient semblant de ne pas la reconnaître.

Au fond d'elle même, Jeanne-Marie était flattée de l'inquiétude qu'elle causait. Fièvre de ses guérisons, elle en venait à se demander si des forces cachées ne l'aidaient pas. Pour obtenir leur concours, elle prononçait des formules qu'elle considérait comme efficaces.

Un jour qu'un peu ivre, elle se promenait sur la lande rose de bruyère et de rochers, des voix mystérieuses lui avaient appris qu'elle possédait un pouvoir sans limites.

Un dimanche soir, elle était assise dans un café bordant la petite place du bourg. Le vent jouait avec les feuilles des

ormes derrière lesquels on devinait le clocher de granit. Jeanne-Marie portait une capuche de toile tuyautée qui rendait encore plus anguleuse sa figure aux arêtes acérées. Parfois, en face d'elle, une femme lui souriait avec timidité ; un vieux qu'elle avait « remis », lui offrait une tournée de « mic », mais ne s'asseyait pas à sa table et ne trinquait pas avec elle. Les paupières de la guérisseuse battaient, la chaleur de l'alcool lui montait aux joues et lui donnait une impression de force surhumaine. Elle souriait avec pitié à ce « pauvre monde » qui lui payait une rançon de rhum. Elle eut voulu en même temps se montrer magnanime pour ses tributaires et les terroriser, faire fondre sur eux une calamité qu'elle écarterait à temps.

La porte s'ouvrit ; une grosse femme entra en balançant son corps instable ; les pointes de sa coiffe piquaient ses énormes joues rouges. Jeanne-Marie reconnut son ennemie, la bonne du recteur.

— Les saints ont donc soif aussi donc ! demanda-t-elle d'un ton agressif.

En l'apercevant, son adversaire avait perdu contenance ; elle bredouilla quelques mots avant de fuir, tandis que la rebouteuse, éclatant de rire, interpellait ses obligés :

— « Allez me la chercher tout de suite, j'ai à lui parler ».

Mais la domestique de la cure était respectée : elle et son maître représentaient une puissance encore plus grande que celle de la sorcière. Aussi personne n'osa bouger. Tapant du poing sur la table, Jeanne-Marie cria de nouveau :

— *Tout le monde est donc sourd aujourd'hui ? Courez après cette femme. Elle a oublié ce qu'elle venait faire ici ; je vais le lui dire, moi.*

Les dos se courbèrent, les regards glissèrent sous les tables, chacun attendait quelque chose d'effrayant. Mais le silence se prolongeait. Jeanne-Marie se demandait ce qui pourrait épouvanter davantage ces gens qu'elle avait guéris et qui bravaient son pouvoir. Impulsivement, sans murmurer la portée de ses paroles, elle cria :

— *Une nouvelle, mes bons amis : et qui ne vous fera peut être pas grand plaisir encore.*

Levant la tête et fixant chacun avec des yeux que l'alcool rendait plus aigus :

— *Regardez bien. C'est moi, la guérisseuse. Car vous ne me verrez plus longtemps. J'ai quelque chose de très drôle à vous apprendre.*

Elle s'arrêta un instant, savourant son triomphe et la peur qu'elle inspirait.

— *Mes braves gens, c'est moi qui serai l'Ankou cette année. Et j'aurai bonne mémoire, je n'oublierai personne, je vous le promets.*

Hôtel - Restaurant Liré - Rennes

Rue Maréchal-Joffre

bien, très bien même !

Téléphone 27-41

Autour d'elle, les faces avaient pâli, les corps se tassaient, les bouches retombaient en des courbes apeurées, le silence stagnait. Puis un à un, sans rien dire, tous ces gens sortirent comme des enfants punis. Bientôt, la rebouteuse resta seule avec le propriétaire du café. Alors, elle se dirigea vers le comptoir et, sans que l'aubergiste protestât, se versa un verre de rhum, l'avalala et sortit sans payer.

II

L'hiver était venu, enveloppant Bréhat de rafales et de pluies. Les arbres se penchaient comme des vieillards perclus. De partout, on entendait la mer, qui assiégeait l'île et qui s'insinuait derrière chaque pointe, gronder et battre les récifs. L'embrun se collait aux vitres et flottait ainsi qu'un duvet errant. La rebouteuse sortit de sa maison tapie entre deux blocs rugueux. Elle se répétait :

— C'est le dernier jour qui me reste.

Quand, dans un moment d'ivresse, elle avait annoncé qu'elle serait l'Ankou, elle n'avait songé qu'à se venger et à effrayer ses ennemis. Mais bientôt, elle avait mesuré les conséquences de sa déclaration. L'Ankou, celui qui conduit la charrette des morts et vient chercher à domicile les agonisants, est, tout le monde le sait, le premier cadavre de l'année. Donc, pour accomplir sa mission, Jeanne-Marie devait mourir le jour de l'an ou personne ne croirait plus à ses prédictions.

Elle regarda avec regret le petit sentier entouré de pierres sèches et cerné par les flots, ces landes où elle cueillait les plantes médicinales : dans quelques heures, il faudrait abandonner tout cela. « Mais je reviendrai aussitôt », songea-t-

elle pour se consoler. « Et, cette fois, armée de ma faux, j'en appellerai d'autres qui trembleront en entendant grincer ma voiture. Alors, personne ne pourra me résister. Bien sûr, je pourrais rester, mais alors plus de pouvoir. Les gens me mépriseraient ».

Elle refaisait mentalement la liste de ceux qu'elle irait chercher les premiers quand elle parvint à la grève. Les vagues bruissaient comme le feuillage d'un peuplier. Éclairés par le soleil couchant, les brisants prenaient des teintes plus roses.

La vieille chercha des yeux une place favorable.

— Il faut qu'on me retrouve ou tout serait raté.

Après avoir tiré ses sabots, elle grimpa sur un rocher. Grisée de puissance, elle entonna d'une voix nasillarde, une vieille chanson qu'elle avait oubliée depuis longtemps et qui surgissait tout à coup dans sa mémoire. Puis, débouchant avec ses dents un petit flacon qu'elle avait emporté, elle en avala le contenu. Avant de mourir, elle eut la force de jeter la bouteille à la mer.

Quand, le premier janvier, on trouva son cadavre, une morne consternation régna dans toute l'île. La pourvoyeuse de charniers, cette année, serait implacable et prête à se venger. En apprenant la nouvelle, la grosse domestique de la cure eut une attaque d'apoplexie dont elle mourut le soir même. Ce premier exploit de la sorcière acheva d'affoler l'opinion publique.

H. G. MAISONNEUVE.

ACHAT ET VENTE

NEUF ET OCCASION

OFFICE BRETON DU LIVRE

18, rue Saint Gouéno - SAINT-BRIEUC

Chèques Postaux 909 20 Rennes

LIBRAIRIE GÉNÉRALE :: FONDS BRETON :: PAPETERIE

Livres de Luxe illustrés — Éditions originales
Ouvrages épuisés, rares et recherchés
MANUSCRITS — ESTAMPES
LE PLUS GRAND CHOIX DE LIVRES SUR LA BRETAGNE

EXPERTISES

ENTRÉE LIBRE

“ Au Printemps ”

LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
IMPERMÉABLES · SPORT
SPÉCIALITÉ DE VÊTEMENTS
CONFECTIONNÉS POUR
JEUNES GENS & GARÇONNETS
VÊTEMENTS TRAVAIL

10, RUE ST-GOUÉNO - ST-BRIEUC

R. C. Saint-Brieuc 8.88 B — S.A. L. Capital 500.000 frs

BRASSERIE

HOTEL



HOTEL de la GARE

J. BOUTEILLER

1, boulevard Sollérino - RENNES

(à droite en sortant de la Gare)

Son Restaurant

Cuisine soignée

Chambres confortables

Garage

Tél. 26-59

LA MARINE

SON RESTAURANT

AU 1^{er} ÉTAGE

2, Place de Bretagne

RENNES (I.-&V.)

TÉLÉPHONE 41-64

“ Chez Métayer ”

1, Quai Lamennais

RENNES

Téléph. : 22-54

— RESTAURANT —

CABARET · DANCING

de 22 h. à 2 h. du matin

ATTRACTIONS PARISIENNES

renouvelées chaque semaine

Les lecteurs de MANCHE-OCEAN ne seront pas surpris de voir la Vendée figurer au rang des belles provinces que cette intéressante revue veut faire connaître et aimer.

La Vendée, ce n'est pas seulement le département qui porte ce nom glorieux, mais c'est une vaste région qui dans l'histoire s'est rassemblée autour d'une grande et généreuse idée.

La Vendée, c'est donc une province, une province au passé historique et à la foi intense. Il est impossible de parler de la Vendée sans exalter son histoire. Que de faits chevaleresques, que d'héroïsme !

La Vendée possède aussi un riant visage et il convient de montrer la beauté de ses sites.

Ici, VENDÉE !

Pour glorifier leur petite patrie, pour défendre ses belles traditions et aussi pour grouper à travers la France ses enfants dispersés et ses amis, une jeune association vient de jeter les bases d'une large union où tous pourront travailler au développement moral, intellectuel et matériel de notre belle province.

« Les Amis de la Vendée », tel est le nom de ce mouvement, espèrent rassembler autour d'eux tous les cœurs épris de beau et d'idéal.

Travaillant sur le terrain régionaliste, littéraire et artistique, les « A. V. » ont un vaste plan d'action.

Par tous ces buts, l'Association veut montrer que le rappel des gloires passées ne doit pas nous faire négliger le présent et l'avenir, mais bien au contraire nous guider sur la voie du vrai progrès.

Et maintenant, voulez-vous être de nos amis ?

Si vous connaissez déjà la Vendée, son esprit, son âme, sa belle nature, vous répondrez : « Oui ».

Si vous ne la connaissez pas encore, alors lisez-nous, venez chez nous et vous serez des nôtres.

Quant à vous, ses vrais fils, vous viendrez à nous parce que, en dehors de toute politique, nous voulons faire mieux connaître et mieux aimer notre petite patrie.

Joseph ROUILLE.

Secrétaire général
des Amis de la Vendée.

NOTRE COMITE DIRECTEUR

Président : Docteur Jacques LAVEDAN, de Paris.

Vice-Président : Jean GAUDREMEAU, Saint-Gilles-sur-Vie (Vendée).

Trésorier : Christian POULAIN DE LA FOSSE, Saint-Gilles-sur-Vie.

Secrétaire général : Joseph ROUILLE, Lège (Loire-Inférieure).

Délégué pour Paris : Pierre-Marie RONDEAU, 47 bis, boulevard des Invalides, Paris (7^e).

Les autres membres du Comité sont :

Valentin ROUSSION, de La Roche-sur-Yon ;

M^{me} Marcelle COULAIS, André ASTOUL et

Jean TALLONNEAU.

Dans les prochaines pages que MANCHE-OCEAN consacrera à la Vendée, vous pourrez lire des articles signés par de grands noms de chez nous. Nous ouvrirons aussi nos colonnes aux jeunes talents. Notre but n'est-il pas de travailler au développement intellectuel de notre chère province ? Aussi accepterons-nous chaque mois un article ou une poésie d'un auteur ignoré. Les artistes ne seront pas oubliés. Nous insérerons photographies, dessins, reproductions de tableaux, etc.

Hôtel des Genêts

CARNAC-PLAGE

Téléphone 12

« VILLA

Tél. : 6

MOUNT HOLYOKE »

SAINT-PIERRE-QUIBERON

PENSION DE

FAMILLE PRIX MODÉRÉS

VOYAGES DE VACANCES

Départs réguliers
chaque semaine en autocar

| Jours | Prix |
|--|--------|
| 1 Lisleux-Deauville ... | 895 |
| 2 Normandie et plages du débarquement... | 2.650 |
| 2 Les châteaux de la Loire | 3.150 |
| 3 Normandie, Mt St-Michel | 4.100 |
| 3 Les Vosges, et l'Alsace | 5.265 |
| 3 Le Massif Central... | 4.940 |
| 5 Auvergne, Gorg. du Tarn | 9.650 |
| 7 Toute la Bretagne... | 10.450 |
| 7 Iles de l'Atlantique... | 11.000 |
| 7 Dauphiné, Savoie, Jura | 11.200 |
| 8 Vosges, Alsace, Dauphiné Savoie | 13.800 |
| 10 Pyrénées, Auvergne, Côte Basque... | 14.500 |
| 11 Provence, Côte d'Azur Savoie, Route des Alpes | 15.000 |
| 3 La Belgique... | 5.500 |

TRAIN ET AUTOCAR

| | |
|---------------------------------|-------|
| 4 Suisse (Lac Léman)... | 6.000 |
| 4-5-6 Hollande depuis... | 6.800 |
| 6 Lourdes et les Pyrénées | 5.600 |
| 10 Nice et route du Littoral... | 9.250 |

Organisation de voyages à forfait individuels et en groupe. Location d'autocars pour Congrès, Pèlerinages.

Excursions, Mariages, etc. Demandez le catalogue illustré gratuit « PAYSAGES DE FRANCE »

C^{ie} FRANÇAISE DE TOURISME
14, bd de la Madeleine - Paris (8^e)
OPE. 97-93

ÉDITIONS DE BRETAGNE

LA BAULE

Vient de paraître ;

J. MARTRAY

LE PROBLÈME BRETON ET LA REFORME DE LA FRANCE

Un vol. In-16. 120 frs

R. HÉMON

LA LANGUE BRETONNE ET SES COMBATS

Un vol. In-16. 120 frs

En vente chez tous les Libraires

Brasserie Armoricaine

4, rue de Rohan

RENNES

Tél. 55-83

CAVE ET CUISINE RENOMMÉES

ATELIER RENNAIS

de Sculpture Décorative

et d'Ebénisterie d'Art

RAFIG TULLOU

E.B.A. - Ev Seizh Breur

Maitre Artisan

Sculpteur-Décorateur

3, rue de Clisson, RENNES

Tél. 56-15

L'Effort de reconstruction de la S.N.C.F.

LE VIADUC DE MAINTENON

Des milliers et des milliers de touristes, au cours des vacances dernières, pour se rendre en Bretagne et en revenir, ont emprunté — sans s'en douter peut-être — le viaduc de Maintenon, ouvrage d'art édifié sur la vallée de la Voise, en Eure-et-Loir, qui commande toutes les grandes artères ferroviaires à destination de notre vieille Armorique. De Paris, que l'on aille à Rennes, Saint-Brieuc, Brest, Nantes, Saint-Nazaire, Vannes ou Quimper, il faut toujours utiliser le viaduc de Maintenon, à moins que l'on ne suive « le chemin des écoliers » qui, par Orléans, Tours et Angers, permet encore d'atteindre le pays de la mer. Evidemment, « tous les chemins mènent à Rome » !

Ce viaduc a désormais son histoire. Construit entièrement en maçonnerie au-dessus d'une vallée marécageuse, qu'il surplombait de 20 mètres, il avait une longueur totale de 322 mètres et était constitué par 32 arches de 8 mètres d'ouverture. Au cours de l'été 1944, reconnu par l'aviation alliée comme étant l'une des clés ferroviaires de la capitale, il fut sérieusement pris à partie par l'armée de l'air; 22 arches sur les 32 furent totalement détruites, ainsi que 12 piles.

Un premier tour de force fut accompli par la S.N.C.F. sitôt la Libération. En deux mois, 3.000 mètres cubes de décombres déblayés, tandis qu'un pont provisoire était dressé, utilisant les ruines de l'ancien. Ce qui permit à une voie unique de rétablir le trafic voyageurs et marchandises entre Paris et la Bretagne.

Dès le 20 novembre 1944, en effet, les convois franchissaient au ralenti ce pont fait de poutres et de madriers, enjambant une rivière aussi débordante que tumultueuse. Et ce n'est pas sans une certaine émotion que les premiers voyageurs en firent la traversée.

Malgré son aspect chétif, ce pont, construit hâtivement à l'aide de 750 mètres cubes de bois et 180 tonnes de ciment, fut utilisé pendant deux années sans donner le moindre souci à ses créateurs, merveille du génie humain.

Et la S.N.C.F. de réaliser un second tour de force : une année plus tard exactement, les matériaux amenés à pied d'œuvre, elle commençait, parallèlement à l'ancien, à 14 mètres de celui-ci, la construction d'un ouvrage tout en béton armé constitué par 19 travées de 16 m. 10 et 16 m. 60. Et celui-ci entra en service dix



Le pont provisoire construit en deux mois.

(Photo S.N.C.F.)



(Photo S.N.C.F.)

Le nouveau viaduc de Maintenon construit en dix mois. Vue prise au moment de l'inauguration.

mois plus tard, il y a un an de cela! On avait utilisé : 3.811 tonnes de ciment, 955 tonnes d'acier correspondant à environ 11.000 mètres cubes de béton armé et à la mise en œuvre de 25.000 mètres carrés de coffrage et toutes les installations électriques — traction et signalisation — étaient rétablies.

Deux cent cinquante ouvriers, en dix mois de travail, suffirent pour réaliser ce miracle de la renaissance ferroviaire française. On peut juger à cela que si nos grands ports s'étaient relevés de leurs ruines à la même cadence et dans les mêmes conditions, Brest, Lorient et Saint-Nazaire seraient aujourd'hui les ports les plus modernes du monde!

**

Voyageurs qui utilisez le « Paris-Brest » ou le « Paris-Quimper », n'oubliez pas qu'entre la gare Montparnasse et Chartres, à 68 km. 500 de Paris et à 19 km. environ de Chartres vous empruntez pendant quelques instants fugitifs ce témoin de la technique, du génie et du travail français. Au passage, admirez le paysage, il en vaut la peine. Dans le lointain, noyé dans les arbres, vous apercevrez ou devinerez le château acheté en 1674 par Louis XIV pour Françoise d'Aubigné, la veuve du poète infirme Scarron, qui devint son épouse morganatique en 1684 et qu'il créa marquise de Maintenon en 1688.

Souvenez-vous, c'est la marquise de Maintenon qui créa l'Ecole de Saint-Cyr — aperçue quelques instants

plus tôt et à peu près totalement détruite par les bombardements — où elle groupa 250 jeunes filles de la noblesse pauvre pour les instruire et les éduquer. Par la suite, cette école devint notre immortel Saint-Cyr.

Près de la petite gare que l'on vient de reconstruire, vous verrez très nettement les vestiges d'un aqueduc du XVII^e siècle qui ne fut jamais terminé, mais qui ne fut pas épargné par les bombes.

En franchissant la vallée de la Voise sur son viaduc de béton, vous vous souviendrez de la brillante marquise de Maintenon et vous apprécierez l'effort de reconstruction de la S.N.C.F.

LÉON DIESNIS

HOTEL OUEST ET MONTGOMERY

LE BELLEGARD, Propriétaire

Logis historique des Montgomery - XVI^e siècle - Curiosités

Garage fermé
dans l'Hôtel

PONTORSON
(MANCHE)
TÉLÉPHONE : 9

Homologué
à 2 étoiles



Chronique Littéraire.

MARC ELDER

Maintenant que les premières tempêtes d'équinoxe nous installent dans l'automne, saison des fruits et des nouvelles études, nous allons nous tourner un peu vers des écrivains que la mort a effacé mais dont l'œuvre témoigne d'un solide, d'un très sûr talent. Marc ELDER est un de ceux-ci. Non pas qu'il soit oublié, sans doute, mais puisque de récentes rééditions mettent de nouveau à notre portée des œuvres jusqu'ici introuvables, nous pourrions en parler sans craindre de susciter des désirs qui ne pourront être satisfaits.

L'œuvre de Marc ELDER, écrivain nantais, est riche, de cette richesse sans faux éclat, sans clinquant, mais solide, bien étagée sur une connaissance exacte des âmes et des forces de la terre et de la mer.

En 1913, il obtient le Prix GONCOURT avec **Le peuple de la mer**. Son concurrent malchanceux était un jeune homme qui présentait un roman plein de la tragique fraîcheur des enfances inquiètes, nourri de larmes et de fêtes. Il s'appelait Alain FOURNIER, et son roman **Le grand Meaulnes...**

Le peuple de la mer, lui, n'était pas exactement un roman, mais bien plutôt une fresque aérée, creusée de vents d'Ouest, d'un réalisme non frelaté, dont les diverses silhouettes sont celles des pêcheurs, de leurs femmes, de tous ceux qui vivent sur mer ou de la mer, cette mer qui communique sa vitalité, sa violence, ses côtes ou son calme étrange, tellement plus profond que le calme de la terre, à son peuple qu'elle fait naître, modèle à son gré, engloutit ou laisse au contraire se consumer lentement, équinoxes après équinoxes, en songeant aux tempêtes passées.

On peut lire **Le peuple de la mer**. Comme nous voici loin des poncifs habituels que des générations d'écrivains sans imagination entretiennent soigneusement sur les marins et leurs navires et la vie des gens de la côte ; le travail, les passions, l'envie, l'amour, tous les ressorts d'une âme que pétrissent les travaux et les jours.

La belle Eugénie, La Passion de Vincent Vingeamme, Le sang des Dieux, une monographie remarquable sur le corsaire nantais Jacques CASSARD, qui contient les phrases les plus justes que nous ayons lues sur les marins ; tous ces ouvrages nous conduisent à cette **Maison du pas périlleux** qui vient de reparaitre sous

une remarquable couverture en couleurs de DIGNI-MONT, qui avait déjà illustré la première édition.

La Maison du pas périlleux est l'histoire des habitants d'une maison de Nantes, d'une faune que Marc ELDER a peinte avec une précision d'une ironie amusée, dans sa vie colorée et débraillée, avec ses enfants chapardeurs, ses commères cancanières et glapissantes, ses hommes paresseux et violents, avec ses idylles qui se nouent le dimanche dans les guinguettes de la Loire ou de l'Erdre, comme celle de César et de la belle Annette, et qui finira par nous toucher.

Le style de Marc ELDER aurait pu se laisser aller, le sujet le permettait. Or il atteint là une densité de forme, un classicisme dans l'expression qui est assez remarquable, en gardant suffisamment de souplesse pour étreindre tous les contours du sujet. **La Maison du pas périlleux** est une réussite.

Michel de MAULE.

Marc ELDER : **Le peuple de la mer** (Maréchal).

Marc ELDER : **La Maison du pas périlleux** (Aux Portes du Large).

Etablissements MARCESCHE & C^{ie}

Agence de PONTIVY

Rue d'Iéna

Tél 2-21



Tous charbons - Bois

Fuel-Oil

Gaz Butane « NAPHTAGAZ »

Les clichés utilisés pour l'illustration de « MANCHE-OCÉAN » ont été exécutés par MM. BOITE et HERVE photgraveurs à Nantes, 9, rue Mercœur Tél: 118-47

AUX PORTES DU LARGE

S.A.R.L. au Capital de 600.000 frs

3, Allée Jean-Bart - NANTES

| | |
|---|---|
| Jean MERRIEN L'Homme de la Mer, roman 250 fr. | HENRY-JACQUES Jean-François de Nantes, roman 150 fr. |
| Capitaine LACROIX Les Ecraseurs de crabes 600 » Les derniers baleiniers 600 » | Jakez RIOU L'Herbe de la Vierge, nouvelles 135 » |
| Xavier de LANGLAIS L'Île sous cloche (roman traduit du breton) .. 135 » | Marc ELDER Le Maison du Pas Périlleux, roman 225 » |
| Yves-Marie RUDEL Crapitouluc, barde errant, roman 150 » | A. PERRAUD-CHARMANTIER La guerre en Bretagne, tome I 250 » |

UNE LIBRAIRIE APPROVISIONNÉE PAR LA DIFFUSION REGIONALE DU LIVRE

S. A. R. L. au Capital de 1.000.000 de francs

3, Allée Jean Bart — NANTES

Se *SIGNALE* aux *LETTRES* par son *CHOIX ÉCLAIRÉ*

| | | | |
|--|--|---|---|
| LIBRAIRIE DES 3 ROIS Rue des 3 Rois AVRANCHES | Librairie FRANCO-ANGLAISE Rue du Casino DINARD | OFFICE BRETON DU LIVRE Rue Saint-Gouéno SAINT-BRIEUC | Librairie VIDEAU à St-GEORGES-de-DIDONNE (Charente-Mme) |
| Librairie Jugant Rue Voltaire DOUARNENEZ | Librairie LACROIX - DESNOS 37, rue Ecuylère CAEN (Calvados) | LIBRAIRIE SEVETTE rue Friedland PONTIVY (Morbihan) | LIBRAIRIE LE SAUX 32, Grande Rue PORT - LOUIS |
| Librairie JOSSIER - HAMON Rue Général d'Ambert CARHAIX | Librairie Armoricaïne 8, rue Barré AURAY | Librairie de Bretagne 17, quai Chateaubriand RENNES | LIBRAIRIE NANTAISE La librairie des lettrés 3, Allée Jean-Bart NANTES |

HORIZON

Revue des Lettres

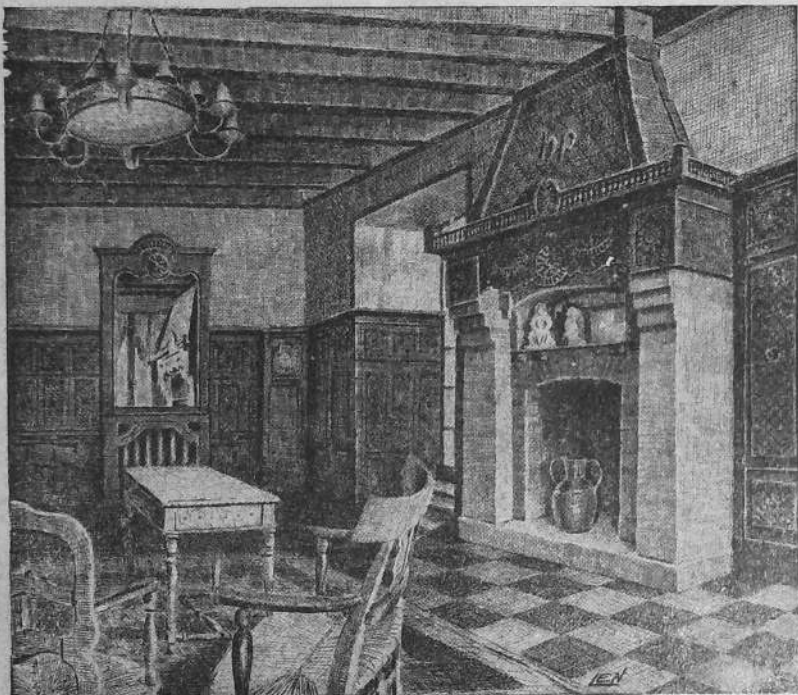
3, Allée Jean-Bart - NANTES

Une revue littéraire, née en Bretagne, d'audience mondiale

Hôtel du Pavillon - Auray

(Morbihan)

- Téléphone 15 -



L'Hôtel du Pavillon : le confort dans un décor ancien, formule vraie, vous laisse le souvenir d'un véritable musée breton, d'un relais gastronomique aux spécialités régionales, d'un accueil rappelant celui de la vieille hôtellerie française, mais avec le maximum de bien-être que l'on recherche chez soi.

M. Bouthelier,
propriétaire



GRAND HOTEL DE LA MER CARNAC-PLAGE

Dans un parc en bordure des flots

Cadre familial

Spécialité de crustacés

Bar - Dancing



Téléph. 6

BOUTHELIER, DIRECTEUR.